



*Spécial*

# NEIGE

*TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE*

# PHENIX MAG

**Fred Audams**

**Nicolas Bally**

**Gilles Bizien**

**Frédéric Burian**

**Jean Effer**

**Pierre Leclerc**

**Aurélie Ligier**

**Timothée Rey**

**Bertrand Sjenik**

Phénix Mag Nouvelles «Neige»  
janvier 2009

**michelleBigot 2008**



# SOMMAIRE

- Gilles Bizien**  
Escapade **5**
- Fred Audams**  
L'Azur Noir  
Illustré par Emmanuelle Nuncq **9**
- Pierre Leclerc**  
Requiem **17**
- Nicolas Bally**  
Comme une coquille d'oeuf  
Illustré par Emmanuelle Nuncq et  
Michèle Bigot **19**
- Jean Effer**  
Pour Mémoire **25**
- Bertrand Sjenik**  
Le Dieu du froid **29**
- Frédéric Burian**  
L'Erreur H **35**
- Aurélie Ligier**  
De Sérac à Névé **39**
- Timothée Rey**  
Naseaux Fumants **45**

# EDITO

L'hiver nous gâte cette année. Un temps à rester bien au chaud, emmitoufflé dans une grosse couverture en buvant un bon chocolat chaud, et accompagné d'un excellent bouquin. Alors, nous avons eu l'idée de concocter un sommaire digne de la saison... Au menu, dix nouvelles pour vous réchauffer le coeur et l'esprit.

Alors, ne vous gênez surtout pas, lisez, lisez, et lisez encore, et faites-nous part de vos avis.

Bonne année 2009 à toutes et à tous.

Marc Bailly

## LE PROCHAIN NUMERO

### N°9

Azulay  
Nicolas Benard  
Claire de Viron  
Freddy François  
Jacques Fuentealba  
Vincent Glasmacher  
Joby Gulzar  
Michel Lamart  
Hervé Martin  
Nicolas Preston  
Jimmy Sabater  
Patrick S. Vast  
Joël Verbauwhede

Phénix Mag Nouvelles spécial «Neige», janvier 2009. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - [bailly.phenix@skynet.be](mailto:bailly.phenix@skynet.be).

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Fred Audams, Nicolas Bally, Michèle Bigot, Gilles Bizien, Frédéric Burian, Véronique De Laet, Jean Effer, Pierre Leclerc, Aurélie Ligier, Emmanuelle Nuncq, Timothée Rey, Bertrand Sjenik.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.



# GILLES BIZIEN

## Escapade



*Gilles Bizien est né le 27 octobre 1970 à Harfleur (76). Il écrit et peint depuis son plus jeune âge. La création prend une grande part dans sa vie mais il aime aussi la mer, sentir le sable humide sous ses pieds, deviner des étoiles derrière l'horizon, voyager par les êtres, échanger, contempler les mondes passés, présents et à venir.*

### *Bibliographie:*

#### *En revue:*

*Poésie Première, Décharge, An Amzer, Mortibus, Géante Rouge, Le Capital des Mots, Comme en Poésie, Brèves Littéraires, Temporel, et d'autres...*

*Aux éditions Chloé des Lys: Néantes, recueil de poèmes.*

*Sur Pitbook.com: Avant-île, recueil de poèmes.*

*Aux éditions Poiétés: Rouge Totem, recueil de poèmes.*

*Les Cahiers de Poésie 2, recueil collectif.*

*Les Cahiers de Poésie 3, recueil collectif.*

*Aux éditions Sombre Bohème: Kelig ar gwilh changeait la mer, nouvelle.*

#### *Son blog:*

*<http://gilles.bizien.over-blog.com/>*

Zaron et Murdock sursautèrent en même temps. Malgré la surdité quasi-totale qui ravageait son audition, Murdock perçut quand même le bruit de l'explosion qui pulvérisa la baie vitrée à vingt mètres de lui. Définitivement, à en croire sa bouche ronde et stupéfaite, l'explosion fit roussir le peu de tympan encore en service que Murdock possédait.

Des milliers d'éclats de verre diaphanes jonchaient le sol de l'hospice. La neige poudreuse s'engouffrait au travers de la brèche. Des bris de verre triangulaires étoilaient les plaids orange et verts posés sur les genoux des deux vieillards. Le souffle de l'explosion avait ébouriffé les perruques mauves des autres pensionnaires, des femmes pour la plupart. L'intensité de la déflagration avait arraché plusieurs dentiers en alliage textène. Le froid mordant assaillait déjà les pensionnaires.

– Je te l'avais dit, fit Zaron, rien que ça, ça valait le coup de ne pas casser sa pipe !

Une alarme trop puissante se mit en route. Un robot aspergeur traversa la pièce et lança un jet de mousse blanchâtre sur toute la surface des murs, anticipant sur un éventuel début d'incendie.

Murdock s'épousseta, chassa les morceaux de verre sur ses vêtements. Il en profita pour allumer une cigarette. Le personnel de l'hospice serait trop occupé à faire sortir les gens pour que l'on fasse attention à cette petite entrave au règlement. Il pouvait s'en griller une tranquille sans qu'un infirmier lui arrache sa drogue favorite du bec.

Quant à Zaron, il tâta sa poche, son livre s'y trouvait toujours semblait-il, rien de lui était arrivé. Aucun éclat de verre ne l'avait transpercé, n'avait endommagé le livre qu'il chérissait plus que tout autre, en l'occurrence, *La métamorphose* de Franz Kafka. Pour Zaron, Grégor Samsa était un peu son alter ego, littéraire celui-là. Ce récit étrange paraissait pour Zaron décrire parfaitement son état de décrépitude.

– Tu cherches encore ton horrible bouquin, lança Murdock.

– Il est comme neuf, increvable.

– C'est bien celui qui se transforme en grenouille, un livre sûrement écrit par un Français, non ?

– Pas une grenouille, un cancrelat.

– Ca change quoi ?

– Tout.

– Si tu le dis. De toute façon, l'écriture n'a jamais été mon fort, même avec Peter Pan j'ai eu du mal. C'est dingue ce qu'ils peuvent raconter comme sottises dans les bouquins. C'est vrai, quand ce n'est pas un gosse qui vole, c'est une grenouille qui se transforme en charrette, et quand ce n'est pas un voyage au centre de la terre, c'est une invasion extraterrestre. Je me demande si ce n'est pas plutôt une grenouille extraterrestre en voyage au centre de la terre sur une charrette, un truc dans ce goût là. Mais bon, si c'est ce qui te plaît.

– Ouais, ça me plaît.

– D'après toi, c'est qui cette fois ? Des indépendantistes martiens, une secte émergente ?

Zaron avait toujours été bluffé par la surdité de Murdock. Il n'entendait rien mais cela ne le gênait pas pour converser, ce qui ne manquait jamais de faire sourire Zaron à chaque fois qu'il y pensait.

– Des extrémistes écolos, des fanatiques de tous poils, au choix. Tiens, regarde ça, proposa Zaron.

Des pompiers en scaphandre rouge bouclaient le périmètre. Les infirmiers sortaient les derniers pensionnaires. D'une pichenette, Murdock lança sa cigarette au travers du trou béant de la baie vitrée. Le point incandescent du mégot disparu, emporté par une bourrasque. Il était encore temps pour les deux acolytes de se faire la belle.

Les sciences et les technologies avaient beau avoir fait des progrès conséquents, Zaron et Murdock se traînaient sur d'antiques chars à roulettes. Leurs pensions infimes ne permettaient pas à de pauvres hères comme eux de posséder le dernier cri en matière de fauteuil roulant. L'hospice avait cependant palié à cette carence du système en leur octroyant à chacun une vieille chaise surannée et ridicule montée sur roue, encore plus invalidante en fin de compte.

Les roues grinçaient, les dossiers étaient déchirés, depuis longtemps ils ne contenaient plus de mousse ou de rembourrage. Les pieds des deux vieux reposaient sur des grilles de métal aussi laides que des plaques d'égout. Mais ce matériel obsolète, cette fois, ne serait pas un souci pour prendre la clé des champs.

Au signal, trompant l'attention des infirmiers et des pompiers, les deux compères s'élançèrent. Ils furent rapidement dans la rue. Ils n'eurent même aucune difficulté à se faufiler, le nombre de personne à évacuer était invraisemblable.

Pris par une énergie surnaturelle, un coup de sang improbable, les deux vieillards déboulèrent dans l'artère principale, tels deux météores harnachés sur un siège.

Le plus difficile était de se diriger sur le verglas et la neige.

– Nous allons nous fracasser ! cria Murdock.

– Ouais ! approuva Zaron.

Ils se servaient de leurs fauteuils comme d'une luge. Il était préférable pour eux de glisser que d'essayer de rouler. Ayant prit un élan suffisant, de tête-à-queue en tête-à-queue, ils glissaient entre les wags, les sides et les véhicules articulés de toutes sortes. Les cheveux au vent, dévalant les rues en pente, le visage déformé par le froid, ils étaient libres.

Ils traversèrent à une vitesse phénoménale le quartier appelé Potiron Street. Le froid les dévorait, les deux vieux se cramponnaient à leurs luges sur roues délirantes. Bientôt, ils quittèrent les rues fréquentées, se râpèrent le crâne sur un arc de cercle en béton sous un tunnel et en un petit vol plané sec, ils atterrirent sur les berges enneigées de la Long Ouest River. Ils ne tardèrent pas à glisser sur la rivière figée par la glace.

Hilare Murdock cria :

– Regarde moi ça, toute cette neige, toute cette glace, cette rivière gelée, rien qu'à nous, c'est pas beau ça !  
 – T'as raison, gloussa Zaron, c'est drôlement beau.  
 – Y a pas à ergoter, c'est ça la vie au grand air !  
 – Ben ouais, fit en souriant Zaron, alors que la peau craquelée de ses lèvres, gercées, céda affreusement mais dessina néanmoins une espèce de sourire.

– Imagine le temps que nous avons perdu à l'hospice, nous aurions pu vivre au dehors.  
 – Comment aurions nous fait pour vivre au dehors ? Sans un sou ? réussit à dire Zaron, la bouche congelée par le froid. Il avait l'impression de mâcher des clous.

– Je ne sais pas, ce n'est pas ce que je voulais dire.  
 – Ah bon, que voulais-tu dire ?  
 – Tu ne t'en doutes pas, gros bêta ?  
 – Ben non.  
 – Ben t'es vraiment un gros bêta alors. Peu importe... Ce que je voulais dire est assez simple. C'est juste que si nous avons vécu à l'extérieur, nous serions été plus vivants, nous aurions véritablement vécu au lieu d'attendre la fin, c'est tout ce que je voulais dire en gros.

– Tu n'as sans doute pas tort.  
 – La vie c'est quoi ? Un rayon de soleil, un baiser, du miel sur une tartine, une caresse, la chaleur d'une poitrine féminine, un vent tiède sur une plage, des lumières multicolores comme un bataillon de fourmis dansant sous l'eau noire d'un pont, une parole réconfortante, des jeunes années emplies de joies et d'insouciance, est-ce qu'il faut arriver à notre âge pour s'apercevoir de cela ? S'apercevoir que sans cela ça n'en vaut pas la peine ?

– T'es pas un peu fleur bleue sur ce coup-là ?  
 – Ben non, bordel ! La vie c'est un crépuscule de printemps, un bon bain chaud, une bière moussue, des orchidées à la surface d'un bassin !

– Tu déconnes, lâcha Zaron, et puis le froid me fait mal, continua-t-il, sautant du coq à l'âne.  
 – Quoi ? Mais non, regarde, le froid n'existe pas !

Un peu comme l'eut fait une momie desséchée et vieillotte, Murdock se leva de son fauteuil, Zaron écarquilla de grands yeux incrédules.

Murdock se dressa, marcha à la façon d'un Frankenstein d'opérette, droit devant lui, les bras tendus, ridicule et comique.  
 Zaron n'en revenait pas. Comment cela était-il possible ? Après toutes ces années assis, comment cela se faisait-il ? Comment pouvait-il se lever de son fauteuil et marcher, c'était fou, tellement surprenant.

Zaron tenta bien de l'imiter mais pour lui pas de miracle, il resta cloué sur son siège. Il sentait que son pauvre corps, que ses pauvres jambes ratatinées l'avaient depuis longtemps abandonné. Zaron essaya pourtant de toutes ses forces, sans succès, il resta cloué sur son fauteuil, il se trouva naïf, idiot.

Murdock lui carburait, il marchait de plus en plus vite, penché en avant. Après avoir parcouru une cinquantaine de mètres, il fit demi-tour, revint sur ses pas, les bras toujours tendus devant lui. Sa démarche, son allure faisaient penser à un clown échappé d'un cirque. Une fois revenu à son point de départ, à peine essoufflé, Murdock déclara :

– Si j'avais pensé faire ça un jour ! Toutes ces années perdues ! Et toi Béatrice, je t'avais presque oublié ! Ma chérie, tu m'as quitté il y a si longtemps...

– Ca va pas recommencer, t'en parlais plus de ta Béatrice ! cria Zaron.  
 – Quoi ?  
 – Non, rien, vas-y, délire si tu en as besoin, si ça peut te faire du bien.  
 – D'accord, c'est du passé, n'en parlons plus. Seul le présent compte.

Dès qu'il eut fini sa phrase, un sourd vrombissement, un bruit d'hélice encore lointain mais se rapprochant, attira son attention. Il leva les yeux, plissa les paupières pour mieux voir. Effectivement, il y avait bien quelque chose. Un coptère noir, bourdon poussif de métal, au travers du ciel neigeux et gris, venait dans leur direction.

– Ils nous cherchent, brailla Zaron dans une débauche de gestes grandiloquents.  
 – Qu'ils viennent ! On en a vu d'autres !  
 – De toute façon, ça vaut mieux, nous n'allons pas pouvoir rester dans le froid ad vitam eternam.  
 – Je préfère y rester, congelé comme un glaçon.  
 – Tu déconnes, ça sert plus à rien de beugler, ils nous ont repérés.  
 – Qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire, nous sommes libres !  
 – Faut pas compter là-dessus, personne n'est libre depuis belle lurette.  
 – Moi si, s'obstina Murdock.  
 – Dis pas des choses pareilles, ils vont nous désintégrer si ça se trouve !

Voyant le coptère s'approcher dangereusement, Murdock se remit à marcher, laissant en plan son ami. Une seconde plus tard, l'ombre du coptère dessina un cercle noir et parfait autour du fugitif.

L'appareil de métal suivait Murdock à la trace.  
 – Ils vont te lasériser ! Barre-toi ! hurla Zaron, se décollant la peau des joues.

Comme s'il eut la moindre chance, Zaron s'enfuyait. La scène était positivement comique. Les bras tendus en avant, à petites enjambées, Murdock courait. Le coptère ne le lâchait pas, le suivait scrupuleusement. L'hélice de l'appareil soulevait des bourrasques de neige, des tourbillons blancs, opaques, aveuglant le fugitif.

Ahuri, aveugle, tétanisé par le froid, Murdock ne vit pas qu'il posait les pieds sur une surface de glace fendue. Son pied droit s'enfonça, la jambe suivit. L'eau glacée le saisit de façon atroce, dévora sa chair jusqu'à l'os. Dans un premier temps, il réussit néanmoins à se dégager, la glace pareille à du verre brisé lacéra sa cuisse et son mollet. Il ne voyait rien, le coptère l'ensevelissait sous un nuage qui l'empêchait de voir et de respirer.

L'équipage de l'appareil dû penser que de cette façon, il ne pourrait rien obtenir de concluant. Car en un instant, l'appareil prit de l'altitude, la neige soufflée diminua.

Murdock eut plus de visibilité lui aussi, ce qui ne l'empêcha pas de passer au travers de la couche de glace qui venait de rompre sous lui.

Il piqua vers le fond comme une pierre. Il fut étonné que son corps soit si lourd. Il fut étonné que son corps tombe ainsi à pic et voulut parler, voulut s'indigner devant la radicalité de la situation. Sa bouche tenta une vague indignation pour reculer devant la cascade d'eau qui s'engouffrait en lui. Il ne crut pas qu'il fut possible d'avaler une si grande quantité d'eau en une seule fois. Son cerveau, sa vue, se brouillèrent, ses poumons devinrent deux glaçons rouges. Il gesticula un peu, la froideur insoutenable dissuada ses membres de perdre du temps en efforts inutiles.

A la verticale de Zaron, au bout d'une corde qui cingla l'air, le coptère éjecta plusieurs hommes. Ils se laissèrent glisser avec méthode jusqu'au sol. La balade était finie, Zaron ne disait rien, son ami lui manquait déjà.

---

*Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «Sur le toit» in n°8.*



## FRED AUDAMS

## L'Azur Noir



*Né six mois avant l'alunissage d'Armstrong sur la Lune, Fred Audams partage actuellement sa vie entre Lyon et Paris, où il travaille dans l'informatique. Auteur de nouvelles, publiées pour certaines (« Loin Sans Départ », en collaboration avec Ayerdhal, Galaxie n° 36, d'autres à venir dans des revues francophones), il travaille sur d'autres textes et ne désespère pas de terminer son roman.*

*Amateur de science-fiction, il apprécie les possibilités infinies qu'elle offre en matière de fiction. La littérature mainstream narre le « Et si... » dans un cadre de référence connu ; les écrivains de SF en inventent un nouveau pour raconter leurs intrigues, avec leurs règles techniques et scientifique propres. Tout devient possible...*

**A** la vitesse de deux cent dix-sept kilomètres par seconde, le Soleil terminait la vingt-cinquième révolution de son histoire autour du centre de la Voie Lactée, entraînant avec lui son cortège de planètes à travers le vide de l'espace. Sur la troisième, l'astre illuminait le Complexe Astronomique Européen, la station de contrôle du Réseau Spatial de Télescopes, fierté de l'Union. Au tiers enfoui au sommet d'une colline face aux Pyrénées, le gigantesque édifice en forme de sphère dominait le paysage. Une soixantaine d'élèves y pénétrait par la porte principale, accompagnés par deux enseignants. Le chercheur qui devait les accueillir pour leur faire visiter les lieux les rejoignit dans le chahut. Il accusait cinq bonnes minutes de retard.

— Docteur Merrick, articula-t-il d'une voix neutre.

Comme chaque fois, il souffla par le nez. Il n'avait pas effectué des années d'études en climatologie et en astronomie pour ça ! Mais le jeune scientifique savait que la présence de ces gosses tenait au programme de financement du Complexe, pour le tiers commandité avec des fonds publics, l'argent des contribuables — les parents de ces chères têtes blondes. Ces visites scolaires étaient inscrites dans son contrat de recherche signé six mois plus tôt. Entre l'échéance de la remise de sa thèse qui approchait et son directeur de recherche qui s'impatientait, cette marmaille bruyante allait encore lui faire perdre la matinée.

Les enseignants se présentèrent. Il oublia leurs noms pour ne retenir qu'une chose : ils étaient de sexe différent. Il éleva la voix pour obtenir l'attention du groupe.

— Je suis astronome. J'effectue des recherches...

— Vous cherchez quoi, m'sieur ? l'interrompt un garçon aux cheveux bruns coupés en brosse.

Merrick lui jeta un regard noir. S'entendre appeler « monsieur » l'énervait, vu son âge. Plus que tout, il détestait qu'on lui coupât la parole.

— Si tu m'avais laissé finir, répondit-il d'un ton glacial, j'aurais expliqué.

Le silence s'installa. Il reprit :

— Des planètes.

— Pour remplacer la nôtre ? demanda une élève à la peau piquée de taches de rousseur.

Il leva les yeux au plafond. Encore une victime de la campagne médiatique sur les changements climatiques soi-disant opérés par l'homme ! Il en connaissait tous les rouages avec précisions. Une partie non négligeable des financements du Complexe venait de ces groupes de pression, ou de Think Tanks qui soutenaient le projet depuis sa genèse. Elle expliquait le choix architectural très symbolique de la sphère, cette « autre Terre » qu'ils cherchaient avec leurs télescopes surpuissants.

Élèves et enseignants enchaînèrent sur la sécheresse qui sévissait depuis des semaines sur l'Europe. Ils confondaient météorologie et climatologie. Le jeune astronome ne voyait pas en quoi l'activité humaine pouvait influencer sur le climat ou l'équilibre de l'atmosphère. En quoi les coups d'accélérateur sur son 4 X 4 ou les ampoules qu'il laissait allumées agissaient sur des phénomènes qui dépassaient l'échelle humaine ? Il n'y croyait pas, s'en moquait même. Ses prises de position anti-écologiques étaient connues dans le Complexe ; il ne tenait pas à les exprimer une fois encore à voix haute.

Une jeune fille avec des couettes lui tira la chemise.

— Vous en avez-vous trouvé ?

— Pleins ! éluda-t-il.

Ils n'en avaient pas repéré davantage que celles déjà identifiées par Corot ou Darwin, mais son mensonge ramena le silence. Il en profita pour demander à voir les professeurs à part, leur rappela qu'ils étaient les garants du comportement de leurs élèves, et les invita à la plus grande prudence dès qu'ils aborderaient les salles de pilotage des instruments d'observation. Ils bénéficieraient alors de dix minutes dans la principale, celle qui commandait le Réseau Spatial de Télescopes.

— Pas une de plus, insista-t-il en les fixant tour à tour droit dans les yeux.

Comme si les leur accorder lui coûtait déjà beaucoup.

Il ne leur précisa pas que le moindre de leurs faits et gestes était surveillé par des caméras et qu'au plus petit problème, une armée d'agents de sécurité pouvait débarquer. L'argument aurait rendu caduques les précautions qu'il leur demandait de prendre.

La visite débuta dans un relatif silence. Celui-ci ne participait ni de son autorité, ni même de son statut de scientifique. Simplement, il savait comme chaque fois trouver les mots pour faire comprendre à ses interlocuteurs qu'il jouerait son rôle, sans aucune conviction. La règle voulait qu'il leur fasse visiter le Complexe. Il la respecterait ; sans plus. Cette activité de guide ne constituait qu'une perte de temps.

Comme chaque fois, il débita son texte dans les couloirs du Complexe sans se retourner ou se soucier qu'il bénéficiait de l'attention ou de l'intérêt de son auditoire. Visite express de salles de réunions et de conférences vides, aperçu du système informatique qui commandait l'ensemble des installations du bâtiment.

— C'est bizarre, intervint l'enseignant masculin en venant à sa hauteur, nous ne croisons jamais personne.

Merrick surveillait les élèves. Le garçon aux cheveux bruns en brosse qui lui avait coupé la parole s'approchait très près d'un des appareils. Trop près !

— Ne touchez à rien, s'il vous plaît.

Il revint à la question.

— C'est fait exprès. Les accords veulent que nous fassions visiter ce Complexe, et nous les respectons. Les chercheurs disposent de bureaux spécifiques qui ne sont pas accessibles au public.

— Et la salle d'observation ?

— Les astronomes l'occupent pour l'instant. Ils n'y seront plus quand nous nous y rendrons.

— Comment est-ce possible ? s'inquiéta sa collègue.

Il haussa les épaules.

— Ils prendront simplement leur pause obligatoire.

Celles-ci rythmaient la vie dans le Complexe, les scolaires dans la matinée, le grand public l'après-midi. Quand il n'animait pas ces inutiles visites, le chercheur quittait comme ses condisciples son poste de travail quand l'interface vocale leur en donnait l'ordre. Ils montaient d'un étage et se répartissaient dans les bureaux ou les salles à café, jusqu'au départ des intrus.

Le groupe arrivait à l'amphithéâtre. Leur guide les invita à prendre place (« sans abîmer les sièges, merci ») et se réfugia dans la cabine pour y lancer le film de présentation, soulagé. Le montage durait une bonne heure. Il commençait par les rappels de base sur le système solaire, son étoile, l'ensemble des planètes qui orbitent autour, jusqu'au nuage d'Oort, avec l'héliosphère qui protège le tout. La Terre bénéficiait ensuite de quatre minutes de propagande écologique, avec tous les détails sur la composition de son atmosphère et de ses différentes couches, ainsi que leur importance pour l'équilibre global de la vie (illustré par des clichés d'une nature paisible dignes des vieux calendriers des postes). Le film enchaînait sur des images de galaxies et de systèmes aux couleurs magnifiques, avec les bases de l'observation astronomique et de l'aventure de la chasse aux exoplanètes, raison d'être du Complexe.

Le Graal.

La première découverte d'une exoplanète remontait à trente ans. Elle consistait en une interprétation de données. Les photographier signifiait détecter un objet dix millions de fois moins lumineux que leur étoile situé à 0,1 seconde d'angle. L'équivalent d'un ver luisant à côté de la tour Eiffel illuminée, repéré depuis Marseille. Les vues de « Earth Like » proposées à la communauté scientifique ou au grand public restaient toujours des œuvres de graphistes. Un peu comme les anciens hominidés étudiés par les paléontologues qui, à partir d'ossements incomplets arrachés au sol, en déduisaient l'apparence et le mode de vie de nos très lointains ancêtres.

Les missions Corot pour l'Europe ou Darwin pour les États-Unis avaient fourni les coordonnées de milliers de systèmes identifiés comme bons candidats à l'existence d'exoplanètes semblables à la Terre. Les observations astronomiques, les spectrographes et les interféromètres avaient permis aux astrophysiciens de calculer les masses, orbites et compositions. Les instruments attestaient même pour certaines de présence d'atmosphère, des signatures spectrales d'eau ; les briques de la vie.

Six mois plus tôt le Réseau Spatial de Télescopes avait été lancé à grands frais au point de Lagrange L2, protégé des lumières parasites du Soleil ou de la Lune. Des miroirs d'une taille jamais envoyée dans l'espace, réunis pour obtenir une résolution et un pouvoir de séparation jamais atteint. Ils autorisaient enfin la détection et la photographie directe de « Earth Like ». Seulement, malgré les coordonnées fournies par les astrophysiciens et des orbites calculées depuis des années, aucun cliché valable n'avait encore été pris par les astronomes. Dès que le R. S. T. orientait ses gigantesques optiques vers elles, les belles restaient invisibles.

Les gouvernements financeurs s'impatientaient. Dans leur naïveté, ils estimaient que l'image les rendrait propriétaires d'une planète sans doute habitable, mais tellement éloignée que la rallier s'avérerait impossible. Même les photographies directes de géantes gazeuses — les GG comme les astronomes les appelaient entre eux — ne parvenaient plus à calmer leurs exigences de résultats (couplées aux menaces de réduction de crédit). Ils exigeaient des « Earth Like ». Le Complexe avait été livré à cette fin en même temps que le R. S. T. Comme ils ne tenaient pas ses promesses, les tensions se multipliaient, des phénomènes de concurrence entre équipes ou même entre chercheurs, un environnement non coopératif dans une ambiance déléter.

Le montage avec son ton optimiste ne montrait rien de cette véritable bataille rangée qui se déroulait dans l'ombre des réunions interdisciplinaires. Les astrophysiciens y critiquaient le travail des astronomes, leur absence de résultats pendant qu'eux remettaient en cause les théories et les instruments des premiers. Ils citaient Hubble, le premier télescope spatial, victime de myopie ; la déception devant ses premières images floues, sa résolution promise qui n'avait jamais atteint ses engagements. En réponse, les intéressés rappelaient que cette mission avait prouvé que des planètes orbitaient autour d'autres étoiles que le Soleil et lancé la traque de « Earth Like ». Chacun se renvoyait la responsabilité de l'échec — relatif — du projet, avec, à la clef, l'enjeu des crédits de recherche alloués aux équipes.

La projection terminée, Merrick descendit jusqu'à l'estrade pour le flot de questions. Il détestait ce moment, mais le faisait durer jusqu'à épuisement pour réduire le temps de passage dans la salle des observations. Comme il ne proposait aucun micro, il faisait souvent répéter les têtes blondes ou leurs professeurs, et leur répondait ensuite comme un élève interrogé à l'oral qui a bien révisé sa leçon et la ressassé sans en comprendre la signification.

Ses collègues ne s'expliquaient pas son attitude de rejet, aussi extrême que ses positions anti-écologiques. Ses supérieurs eux ne lui disaient rien, pour l'instant. Il disposait de beaucoup des qualités attendues d'un chercheur. Une extrême rigueur, de la ténacité, une patience aussi infinie que l'espace profond qu'il observait. Son comportement, consigné par les caméras de surveillance, viendrait s'ajouter aux arguments utilisés pour ne pas donner suite à son contrat de recherche. Bien sûr, ses prises de position antienvironnementales ne seraient pas citées. Pour l'instant, son directeur de recherche se contentait de le reléguer aux moins bonnes places dans le choix des systèmes à étudier.

Car les équipes se concurrençaient sur les systèmes « proches », pas toujours distribués selon les mérites. Alpha et Proxima du Centaure, Barnard ou Syrius, toutes à moins de dix années-lumière pour les thésards les mieux vus. La plupart bénéficiaient de systèmes situés dans un rayon entre 10 et 50 années-lumière : Deneb, Procyon, Porrima, Formalhaut, Lacaille, Kapteyn, Véga ou Pollux. Pour les autres... ce qui restait dans un rayon de 80 parsecs. Avec la distance, les chances d'observation s'amenuisaient considérablement. Entre son comportement pendant les visites et ses prises de position, radicales, Merrick ne se trouvait jamais parmi les favoris lors de la distribution des travaux. Il aurait dû avoir la meilleure place. Son directeur attendait juste qu'il achève une thèse qui, si elle n'avançait aucune découverte majeure, ne lui proposerait pas le moindre avenir dans aucun centre.

Dans l'amphithéâtre, les questions se tarirent. Le chercheur se résolut à accompagner les élèves dans le Saint des Saints.

La salle d'observation principale occupait le plus grand diamètre de la sphère du Complexe. Autour des escaliers centraux, les batteries de moniteurs et de consoles constituaient l'interface de pilotage du Réseau Spatial de Télescope. Sur le pourtour, des écrans

géants projetaient les images obtenues par le biais des différents instruments ou celles mémorisées sur les supports de stockage des machines. Entre les deux, des espaces de travail composés de tables rondes où traînaient les notes de ses collègues chercheurs.

Merrick surveillait les mouvements désordonnés des élèves. Ils se rendaient d'une machine à l'autre, les prenant sans doute pour des consoles de jeu. Son rôle consistait à effectuer une démonstration d'observation en temps réel sur le R. S. T. Il s'en assignait un autre : veiller au moins de casse possible pour ne pas perturber les travaux en cours. Celle-ci était pourtant rarissime — une fois, un enfant malade avait vomi sur un pupitre de commandes. Et avant de quitter leurs postes, les chercheurs verrouillaient leurs machines pour éviter l'éventuelle tentation de l'utiliser comme un jeu vidéo grandeur nature.

Il s'installa devant une station de travail, s'identifia pour la déverrouiller, puis lança le logiciel qui pilotait le R. S. T. La soixantaine d'élèves tenta de se masser autour du poste pour l'observer opérer, chose impossible. Les enseignants se chargèrent de les disperser dès qu'ils croisèrent son regard noir.

— Tu peux nous montrer Mars, monsieur ? interrogea un élève.

Il ignora la question et saisit une série de chiffres qui correspondaient aux coordonnées du système sur lequel il travaillait,  $\partial$  *Equulei*. Située à soixante années-lumière, la distance, courte à l'échelle galactique, mais énorme pour l'instrument, autorisait encore l'observation d'une Earth Like. D'après les mesures des vitesses radiales, cinq objets orbitaient autour de l'étoile, un soleil de type G2, identique au nôtre, ni trop gros, ni trop chaud, ni trop vieux, de 4.5 de magnitude. Sa géante gazeuse — une fois et demie la taille de Jupiter — était facile à observer. Mais ses petites sœurs telluriques restaient pour l'instant invisibles.

Il persévérait sans relâche, persuadé qu'il y parviendrait. Pointer les optiques à l'endroit exact avec la bonne profondeur de focale demandait la plus grande des rigueurs pour capter une image dans l'immensité de l'espace. Chaque chercheur se doutait que de nombreuses fois, ils étaient passés près du but, sans l'atteindre. Dans les rares moments de détente, ils riaient de ce qu'ils appelaient entre eux la course asymptotique.

L'ensemble de miroirs s'orienta sur les coordonnées de  $\partial$  *Equulei*.

— Vous utilisez le clavier pour les commandes ? s'intéressa l'enseignante.

La question resta sans réponse. Concentré sur la mise au point, indifférent à son entourage, le jeune astronome était comme en transe et pianotait en virtuose. L'image se fixa sur le moniteur. Il commanda sa diffusion sur les écrans de la salle. La vue sur l'étoile puis sur la géante gazeuse ramena le silence.

— C'est magnifique, lâcha l'enseignante.

Elle ressemblait à Jupiter, avec des satellites, que les résolutions permises ne permettaient pas de restituer. L'image qui s'affichait sur l'écran était agrandie au maximum, extrapolée grâce aux nombreux équipements informatiques dont le Complexe regorgeait. La géante possédait des taches en mouvement, comme sa cousine du système solaire. Le reste était inféré à partir des spectroscopes et radiographies. Ces observations étaient à la limite des possibilités du R. S. T.

Pendant les minutes nécessaires au calage de ses miroirs, le monde autour de Merrick n'avait plus existé. La mise au point faite et l'image enregistrée, il redevint attentif à son environnement. Il entendait des fous rires, derrière lui. Il se retourna, sourcils froncés. Quatre élèves, dont le brun aux cheveux coupés en brosse, se trouvaient devant une station, l'air de jouer un mauvais tour. Il se leva en silence, contourna ceux qui contemplaient le spectacle sur les écrans pour s'approcher des garnements. Le temps qu'il arrive à leur niveau, il put distinguer ce qu'ils manigançaient. Un de ses collègues avait oublié de verrouiller son poste. Ils s'étaient appropriés sa console pour s'amuser et pilotaient le R. S. T. au hasard, déplaçant ses gigantesques réseaux de miroirs.

Cet incident, mineur, lui fit presque plaisir. Lui qui militait pour que le Complexe ne soit plus l'objet de ses inutiles visites — tâche dégradante pour un thésard — il constituait l'argument rêvé pour demander à ce qu'elles cessent ! Et il se délectait déjà de l'idée de ridiculiser Thomas, le confrère qui avait laissé sa station non protégée. Mieux vu que lui, il bénéficiait de systèmes plus proches pour ses observations.

Il était à un mètre à peine des écoliers, une fille et trois garçons, quand soudain, une image impossible se fixa sur le moniteur. L'astronome en resta en équilibre sur un pied, trop surpris pour poser l'autre. Devant ses yeux se trouvait affichée une planète tellurique de  $\beta$  *Hydri*. Il connaissait par cœur les caractéristiques de ce système situé à à peine vingt-quatre années-lumière : une étoile de type G2, d'un diamètre double de celui du Soleil. Deux géantes gazeuses observées, et des corps telluriques qui devaient exister entre ces objets et leur étoile. La distance trois fois moindre par rapport à  $\partial$  *Equulei* rendait la résolution excellente. Le temps s'était arrêté. Il ne respirait plus. Son rythme cardiaque s'accélérait. Il pouvait enfin photographier une Earth Like. Seulement, conséquences de l'environnement non coopératif et du système de distribution des recherches, les observations de  $\beta$  *Hydri* appartenaient à Thomas. Il disposait de très peu de temps pour réagir. Un plan s'esquissa dans son esprit assoiffé de reconnaissance.

D'abord il chassa les élèves, puis nota soigneusement les coordonnées spatiales de l'objet. Il entreprit ensuite de vider la mémoire de la station pour ne laisser aucune trace. Alors il s'y identifia, saisit les chiffres pour refaire apparaître l'image. Ainsi, il pourrait prendre le cliché rêvé et plus tard s'attribuer la paternité de cette découverte. L'enseignant le rejoignait :

— Que s'est-il passé ? s'inquiéta-t-il.

En moins d'une seconde, le visage de Merrick retrouva son impassibilité.

— Je vous avais dit de surveiller ces garnements, énonça-t-il du ton le plus froid qu'il put trouver.

— Qu'ont-ils fait de mal ?

Sa collègue arrivait. Elle s'étonna de l'image exposée sur l'écran de la station.

— Qu'est-ce que c'est ?

Extrapolée par le R. S. T., la planète évoquait Europe par sa blancheur grisâtre. Seulement, d'après les analyses spectroscopiques affichées et que seul Merrick pouvait interpréter, cette couleur provenait d'une forte perturbation atmosphérique — une bonne dépression.

— Si vos élèves jouent avec le matériel, articula-t-il d'une voix plus froide que l'espace profond.

Il laissa sa phrase en suspens et commanda d'autres coordonnées, l'air pincé, puis se retourna pour fixer droit dans les yeux l'ensei-



gnant.

— Avec cet incident, vous comprendrez que j'écourte la visite.

— Je ne vois pas ces élèves ont fait de mal...

Merrick haussa le ton à l'attention des caméras de surveillance.

— Vos élèves n'ont pas respecté les consignes, ils sortent !

L'enseignant lui fit des yeux ronds comme des billes mais resta planté devant lui sans comprendre.

— Sortez ! vociféra-t-il. Tous !

Ils lui obéirent. L'astronome disposait tout au plus de deux ou trois minutes avant que ses collègues ne reviennent. Il devait vérifier les coordonnées tant qu'il était seul. Il saisit les séries de chiffres sur le clavier, comme en transe.

L'écran afficha un noir absolu. Il avait déjà perdu l'exoplanète !

Il prit une grande inspiration et lança la procédure de traque automatique concoctée par les astrophysiciens. Le R. S. T. effectua un balayage précis de la région en tournant autour de la cible initiale, avec des changements infimes de focale. Merrick ne respirait plus, les yeux rivés sur l'écran noir. Les secondes s'égrenaient. Le dispositif n'affichait toujours rien. Il suait à grosses gouttes. Le temps pressait. Il disposait encore d'une minute, tout au plus.

Le chercheur pilota le R. S. T. en manuel. Il revint au point initial de l'observation, affina la mise au point et opéra lui-même le balayage, patiemment. La Earth Like de  $\beta$  *Hydri* réapparut enfin. Il bloqua l'image, nota les nouvelles coordonnées, sauvegarda les informations dans le serveur informatique et verrouilla la station, satisfait.

Grâce à ces garnements, il avait découvert le Graal. Surtout, il venait de mettre à jour une donnée fondamentale : les paramètres des programmes de traque automatique des astrophysiciens avaient été incapables de retrouver l'exoplanète. Le plan à peine esquissé trois minutes plus tôt se précisait. Pour l'instant il devait rattraper le groupe et vérifier qu'ils sortent tous du Complexe sans provoquer d'autres dégâts ou trop se plaindre.

Il les rejoignit alors que les derniers élèves empruntaient les portes de sortie, suivis par leurs professeurs. La femme alla vers lui.

— Je ne sais pas ce qu'il s'est passé exactement mais j'espère que ce n'est pas grave.

Il préféra se taire plutôt que mentir. Son cerveau carburait à plein régime : il tenait l'observation dont il rêvait pour finir sa thèse. Une autre vie l'attendait où il ne serait plus guide-astronome.

\*

\*\*

Entraîné vers l'apex, dans la constellation d'Hercule, le Soleil traversait le froid de l'espace, entouré de son cortège de planètes. Sur la troisième toujours, sa lumière illuminait un joli bout de campagne, un hameau d'une trentaine de maisons et d'autant d'habitants, accroché à la montagne. Un peu à l'écart du village, dans un chalet posé dans un champ en pente douce, Merrick travaillait sur le portable de son labo. Il s'était fait prêter les clés du foyer par ses relations afin de profiter du calme pour finir sa thèse et rédiger son livre. Ses lèvres affichaient un drôle de sourire.

Il souriait car le ciel redevenu bleu devait d'un coup avoir fait taire les alarmistes qui criaient au bouleversement climatique à la moindre alerte météo ! À leur décharge, après une longue période de sécheresse, la pluie s'était abattue sans discontinu ces dernières semaines sur l'ensemble de l'Europe du Sud. Des scientifiques de tout horizon s'étaient succédé sur les ondes, sites Internet et plateaux télévisés. Lui-même avait été sollicité pour exposer ses positions radicales, mais il avait décliné l'invitation. Il n'avait plus écouté les informations, tout à sa rédaction.

Aujourd'hui, le retour du beau temps le faisait ricaner. Jusqu'à ce que les rayons du soleil se réfléchissent sur son écran et l'éblouissent. Contrarié, il disposa le portable face à la fenêtre, pour éviter les reflets. Dehors, l'herbe gorgée d'eau transpirait sous les rayons du soleil. La végétation se colorait de dégradés de jaunes, d'oranges et de rouges. Son 4 X 4 était garé devant le chalet, dans le champ. La vision du véhicule le rassérénait. Il le ramenait à la promesse du retour, quand il aurait terminé.

Il travaillait depuis des jours et des semaines, sans relâche. Se concentrer devenait difficile. Il se leva pour dégourdir ses jambes. Les piles de données d'observations et d'analyses spectrométriques occupaient toutes les surfaces libres de la pièce. Il revint vers le bureau. La photo de l'exoplanète de  $\beta$  *Hydri* envahissait l'économiseur d'écran. Cette sphère verte et bleue avec les petites taches brunes des continents, quatrième du système, d'une taille comparable à la Terre et située à une distance raisonnable de son étoile G2. *Merrick* comme il l'avait nommé. Elle constituait une candidate idéale à une vie extra-solaire. Il allait surprendre l'ensemble de la communauté scientifique en publiant ses travaux et révolutionner la recherche sur les exoplanètes en proposant sa méthode d'observation.

Le chercheur avait réalisé ses travaux dans la plus grande discrétion. Il disposait d'un ensemble impressionnant de données sur le système de  $\beta$  *Hydri* et quatre de ses planètes. Car en plus d'une seconde géante de la taille d'Uranus, il avait découvert une deuxième planète tellurique. Celle-ci rappelait Venus, par sa distance à l'étoile et sa composition. Trois autres existaient d'après les données recueillies par Corot. Il n'avait pas pu les observer. Elles pouvaient se trouver en opposition, avec une révolution lente, derrière une GG ou l'étoile. Peu importait. La première était le prototype même de la Earth Like dont tout le monde rêvait.

Il avait découvert la seconde tellurique en partant des conditions de découverte de la première exoplanète. Les garnements avaient eu de la chance, mais cette chance lui avait démontré que les programmes employés pour traquer les corps célestes éloignés de la taille d'une Terre étaient mal conçus. Il avait travaillé sur une nouvelle méthode de détection, qu'il avait appliquée aux autres planètes de ce système, puis à celles de  $\delta$  *Equulei*. Et il avait réussi à fixer sur les gigantesques miroirs du R. S. T. l'image de la Earth Like, distante elle de 60 a-l. !

Fort de cette méthode révolutionnaire, il allait dans sa thèse commencer par présenter cette technique d'observation, puis son application au système sur lequel il travaillait, avant de l'employer sur un autre système plus proche,  $\beta$  *Hydri*, pour démontrer sa validité scientifique. Ainsi, il serait moins accusé d'avoir empiété sur les platebandes d'un de ses confrères. Son plan ne comportait aucun

risque. Seul le temps jouait contre lui. D'autres équipes pouvaient découvrir sa méthode.

En début d'après-midi, le soleil perdit de sa luminosité. La pièce se fit sombre, comme si la nuit tombait soudain. Surpris, il interrompit la course de ses doigts sur le clavier. Par la fenêtre, la carrosserie noire du 4 X 4 ne brillait plus. Dans le ciel, un voile gris et dense troublait l'atmosphère. La température baissa d'une bonne dizaine de degrés. Le jeune chercheur réprima un frisson. Un silence inhabituel s'installait sur la campagne. Le moindre son semblait étouffé. Il crut entendre un aboiement de chien. Les jappements sinistres s'éteignirent aussi vite qu'ils avaient commencé. Le bois du chalet joua. Les bruits résonnèrent dans la bâtisse, lugubres. Il avait du mal à respirer. Le voile se leva, enfin. Les oiseaux se remirent à chantonner, la luminosité revint, la sensation de froid disparut. Les poutres grincèrent à nouveau. Vaguement inquiet, il se mit debout pour dégourdir ses jambes. Dehors, tout semblait normal.

Il se rassit sur la chaise. Elle lui tirait le dos. Il renonça à articuler une commande ou saisir des mots sur le clavier. Depuis des jours, il enchaînait phrases, descriptions de phénomènes astrophysiques, interprétations de résultats d'observations spectrométriques, ajoutées aux semaines de monitoring, dans l'ombre. Malgré l'urgence de la rédaction, la pause devenait nécessaire : sa thèse lui sortait par les yeux.

Il se posta devant une des fenêtres. Avec les conditions météo, il s'était peu aventuré dans le hameau ou mêlé à la population. Deux agriculteurs y subsistaient. Les autres vivaient d'artisanat ou travaillaient dans les villes les plus proches — trente minutes de routes sinueuses pour rallier la première boulangerie, quarante pour un supermarché. Un peu d'air lui changerait les idées. Il avisa une veste accrochée à une patère. Le vêtement lui allait. Il ne voulait pas salir ou froisser un des siens.

L'herbe trempa ses chaussures dès ses premiers pas dans le champ, si bien qu'il apprécia de rejoindre l'unique rue du village, déserte mais sèche. Il traversa l'alignement de maisons construites en vieilles pierres de la région. La rue se transformait en chemin à la dernière, après un bassin. Les couleurs automnales égayaient les reliefs de marnes grises, lunaires si elles n'étaient recouvertes de genêts. Le rythme de ses pas sur le sol inégal combiné aux senteurs de la campagne parvinrent à l'éloigner du sujet de sa thèse. Il laissa ses yeux courir sur le paysage, s'imprégna des odeurs et des bruits de la nature, s'essayant à les apprécier. L'air chargé d'humidité sentait le pin. Les insectes bourdonnaient. Le chemin sinuait entre les champs en pente. Les semelles de ses chaussures s'enfonçaient. Les fortes pluies avaient tracé des ornières profondes comme son bras. Rien de catastrophique : il suffisait de les éviter.

Ce retour à la nature l'avait revigoré, l'incident dans le chalet oublié, mis sur le compte du surmenage. Sur sa gauche, la terre retournée, encore humide, exhalait de fortes odeurs d'humus. Un agriculteur effectuait des manœuvres avec un vieux tracteur dans un champ, à cinq cents mètres environ. L'engin dégageait une inquiétante fumée, aussi épaisse que grasse. Plus loin, un sentier contourna le pré en suivant une rigole d'eau pour reprendre la direction du village, sans escalader la montagne. Il lui éviterait de faire le même trajet en sens inverse.

Il avait à peine fait dix pas sur le sentier quand soudain, l'air lui manqua. La sensation le prit au dépourvu. Depuis sa naissance, ses poumons inspiraient l'air et abreuvaient d'oxygène son système sanguin. Là, ils n'aspiraient que du vide. De l'asthme ? Il n'y était pas sujet. Une crise d'angoisse ? Il ne se souciait que de lui-même.

Le soleil se voila, comme tout à l'heure dans le chalet. Le moteur du tracteur cala. Un silence de mort envahit la campagne. Merrick réprima un frisson. Au loin sur l'engin, le conducteur avait les mains sur son thorax. Il gesticulait. Comme lui, il ne parvenait pas à reprendre sa respiration.

Le paysage dansait devant ses yeux : le tracteur immobile, l'agriculteur, le sentier, la terre fraîchement retournée, les montagnes, le ciel redevenu sombre. Merrick cherchait l'air, une seule bouffée. Mains sur la poitrine, diaphragme et muscles intercostaux contractés à l'extrême pour dilater la cage thoracique, il aspira encore du vide. Ses poumons opprésés l'expulsèrent, inassouvis. Il se laissa tomber à genoux, épuisé. Son cœur battait à se rompre. L'oxygène se raréfiait dans ses veines. Tenir les bras droits devenait un effort surhumain. Il abandonna, poisson échoué sur la rive.

Un froid glacial s'abattit sur la campagne, absolu, spatial. Trente à cinquante degrés de moins en une poignée de secondes. Un froid qui piquait violemment le visage, s'infiltrait sous les vêtements pour transpercer la peau jusqu'à la moelle des os. Le sol conservait encore sa chaleur naturelle. La différence de température provoquait des volutes de vapeur.

Ivre du manque d'air, il s'accrocha à l'herbe pour maintenir son équilibre. Les brins craquèrent sous ses doigts, sans produire aucun son. La luminosité déclinait encore. Le bruit de l'écoulement de l'eau dans la rigole se tut. Elle avait gelé. Dans un effort coûteux, il leva les yeux vers le ciel, désormais obscur comme un puits sans fond. Comme s'il ouvrait une fenêtre sur l'espace. Il voulut crier. Rien ne sortit de ses lèvres, ou aucun son ne parvint à ses oreilles gelées. Le froid lui perforait les os. Il ne cherchait même plus à bouger. Ni à respirer. Impossible et trop douloureux.

Il ne comprenait pas. Couche d'ozone, réchauffement climatique, effet de serre, arrêt du Gulf Stream... il n'avait jamais adhéré à ces propagandes écologistes. L'activité humaine polluait, sans doute, mais pour lui, la nature se régulait seule, depuis des millions d'années. Il appréhendait ces phénomènes dans des échelles qui dépassaient l'Histoire et la Géographie de la Terre. Les hommes seuls ne pouvaient pas modifier le cycle des saisons. Il y croyait intensément, aussi fort que les astronomes créationnistes, persuadés de découvrir Dieu lui-même modeler l'univers avec leurs télescopes surpuissants. Aussi longtemps qu'il vivrait, il chercherait une explication rationnelle à ce phénomène.

Il savait depuis sa première année d'étude que la Voie Lactée tournait sur elle-même autour de son centre, et traversait des zones dites à risque dans lesquelles la concentration d'étoiles était plus importante. L'héliosphère du Soleil protégeait ses planètes, mais la gravitation de ces zones perturbait le nuage d'Oort et provoquait l'arrivée d'astéroïdes ou de comètes dans l'orbite terrestre, des milliers d'années plus tard. Ces phénomènes expliquaient la disparition des dinosaures et autres extinctions d'espèces. Le système solaire rencontrait aussi parfois des nuées denses de gaz et de particules interstellaires, des reliquats d'étoiles mortes, de l'hydrogène froid à la force gravitationnelle très forte, contre laquelle l'héliosphère était impuissante. La planète bleue devenait alors blanche, couverte de glace.

Il joua avec cette idée autant que son cerveau à peine alimenté lui en laissait le temps, jusqu'à réaliser la faille du raisonnement. Si le système solaire atteignait un de ces fameux nuages moléculaires géants, il l'aurait observé avec des télescopes, lui ou d'autres équipes.

Merrick tremblait de froid. Il luttait pour ne pas sombrer dans l'inconscience quand il sentit un choc, tout près de lui sur sa droite; une légère secousse, sans le son. Juste une vibration mate. Il mobilisa l'ensemble de ses ressources pour tourner la tête. Sur l'herbe, à un mètre de lui, une alouette gisait à terre dans une position impossible, immobile, ailes déployées. Incapable de bouger, l'astronome porta le poids de son corps sur la droite et se laissa tomber sur le côté, juste devant l'oiseau. L'animal avait gelé, les yeux figés dans une expression de peur indicible. Surpris par le froid soudain, il avait chuté.

Et s'il s'était trompé, depuis le début ? L'équilibre de la troposphère s'était transformé d'un coup, à contre-courant de tous les modèles de prévision climatique, qui prônaient le changement progressif. Ils étaient condamnés. Ils s'étaient condamnés. Lui-même y avait contribué par ses prises de position radicale.

Aucune parcelle d'azur bleu ne subsistait au-dessus de la campagne glacée. Il gisait à terre et gelait sur place, à peine conscient, sous un ciel noir de jais. Aucune étoile dans cette nuit soudaine. Jamais personne ne saurait que Merrick existe, même pas les enfants qui l'avaient découverte.



## **L'illustratrice : EMMANUELLE NUNCQ**

Emmanuelle Nuncq est née en 1984, très grande année! Actuellement brillante étudiante en master de lettres modernes, elle ne vit que par et pour les livres, en ayant toujours un en cours, que ce soit à la lecture ou à l'écriture. Également extrêmement douée en dessin, elle illustre ses chefs-d'œuvre comme ceux des autres. Nul doute qu'un jour, vous entendrez parler d'elle !»



# PIERRE LECLERC

## Requiem



*D'historien de l'art à fonctionnaire,  
trente-six métiers, trente-six misères.  
J'écris, avant de disparaître,  
question de meubler ma retraite.*

*Depuis quelques années,  
la Fédération du loisir littéraire du Québec  
ouvre à mes nouvelles  
les pages de son Passeur.*

*Je suis Québécois.  
J'habite, avec mon épouse et mes trois chats,  
à soixante-quinze kilomètres de Montréal,  
un trou magnifique,  
un coin de Paradis appelé Rawdon.*

Ma fenêtre est toute petite, guère plus grande qu'un de ces hublots qui naguère crevaient la panse des cargos. Avant que les mers ne gèlent, ces navires parcouraient le monde, transportaient hommes et cargaisons. Aujourd'hui, sur les eaux solides, le convoi se fait à bord de voiliers, montés sur patins, appelés « glisse au vent. » C'est à bord de ces gracieux traîneaux à lames que nos mineurs et leur équipement sont amenés vers les zones d'exploitation.

Jadis, lors de compétitions sportives, le « glisse au vent » permettait d'apprivoiser la saison froide. Sa course vertigineuse sur les surfaces gelées procurait grand plaisir. Mais, les « sports d'hiver » disparurent lorsque le mercure plongea à moins quatre-vingt-dix degrés centigrades et que le vent se mit à souffler, sans arrêt, à cent cinquante kilomètres à l'heure.

Sur la banquise, désormais, le froid tue. Quiconque s'y aventure sans son scaphandre chauffant meurt en quelques minutes.

Chaque jour, des individus quittent le sous-sol. Ils tentent de rejoindre le bunker. Ils se perdent dans la tourmente. On retrouve les cadavres congelés, réduits en miettes, tels des figurines de cristal qu'on aurait jetées, avec fracas, contre le sol.

Certaines équipes de carriers gagnent, à pieds, leur zone d'extraction. Amarrées l'une à l'autre, arrondies par l'encombrante combinaison, les silhouettes processionnent dans la blancheur. Courbées contre le blizzard, elles rampent sur la glace. Leur progression est pénible. On les devine plus qu'on les voit.

Le blizzard brusque les atomes de lumière. Un soleil aux rayons crus allume les flocons scintillants qui plongent l'iceberg dans un océan de clarté éblouissante. Année après année, six mois de nuit d'encre succèdent à cent quatre-vingt-trois jours d'une illumination aveuglante,

La bibliothèque du blockhaus est remplie de livres récupérés, par nos piocheurs, dans les cités englouties. Ces ouvrages me renseignent sur le passé. J'y apprendis qu'il y a longtemps, les glaciers recouvraient une partie de la planète ; que leur recul permit l'éclosion de civilisations magnifiques !

Quatre saisons rythmaient alors la suite des jours. On pénétrait dans l'hiver – beaucoup moins rude que le nôtre – en empruntant la porte multicolore de l'été indien. On quittait la froidure en se glissant dans une mélodieuse renaissance printanière. L'océan prenait alors une merveilleuse couleur bleue, les champs dégagés de neige verdissaient et se paraient de jonquilles. La nature reprenait vie. La flore, la faune, le doux murmure des sources et le chant des oiseaux grisaient l'humain.

Puis, l'être cupide connut l'argent, la plus-value, le profit. Saccageant l'ordre des choses, il provoqua un changement climatique, occasionna un refroidissement de la planète et dévasta le Paradis.

La tradition orale raconte qu'il y a un siècle, une nouvelle glaciation s'installa, beaucoup plus agressive. Du Nord vers le Sud et du Sud vers le Nord, à la vitesse de l'éclair, les islandais déferlèrent en provenance des pôles. Des populations entières se retrouvèrent emprisonnées dans une gangue de glace. Chaque jour, les pics de nos mineurs libèrent ces pompéiens modernes.

Les calottes s'arrêtèrent à l'équateur où une bande de terre resta tempérée, mais aride. La ceinture qui à l'époque accueillit les multitudes frileuses, devint vite surpeuplée. Les nouveaux arrivants tuèrent les populations locales, s'emparèrent de leurs domaines. Un restant de peuple décharné habite aujourd'hui ces contrées ingrates où le gibier est rare et les luttes fratricides.

Une majorité d'humains trouvèrent un environnement moins hostile en s'enfonçant sous terre. À plusieurs mètres de profondeur ils creusèrent d'interminables galeries. Ces boyaux relient entre elles d'immenses salles. Les terriers sont alimentés par un système d'aération rudimentaire, mais très efficace. Dans la tanière, on s'oriente par écholocation, l'obscurité du trou ayant rendu caduque le sens de la vue. On a conscience ni des jours ni des nuits. L'activité se résume à chercher sa pitance. On se nourrit de racines, de petits rongeurs et de champignons. Une majorité des êtres du globe vit ainsi – tels des taupes, dans l'obscurité la plus totale – oubliant que leur épiderme pâlit et que leur vision s'atrophie.

D'autres encore s'adaptèrent au froid en érigeant, dans le secteur des glaciers, des constructions massives, semblables à des coffres-forts. Depuis, un peu partout sur la terre, selon la disponibilité des matériaux – gigantesques remparts contre la congélation – les bunkers se dressent. Le nôtre abrite quelques cinq cent mille réfugiés. Certains sont nés ici. D'autres ont immigré, en provenance des profondeurs.

Chaque habitant doit travailler. Dès son arrivée, il se voit confier une tâche précise. Les chauffeurs tempèrent l'air du blockhaus. Les mineurs fouillent les glaciers à la recherche de villes englouties. Ils récupèrent, dans ces cités perdues, matériaux, carburant et nourriture congelés, abandonnés par les populations d'hier. D'autres élèvent chiens, chats, moutons et chèvres, destinés à la boucherie. Dans des serres construites sur le toit, à l'abri du vent, chauffées de l'intérieur, des jardiniers arrivent à faire pousser quelques rares fruits et légumes. Comme anciennement, le maestro devant son orchestre, un chef coordonne tout ce travail. Il prend les décisions. Il voit à ce que tout fonctionne.

De ma toute petite fenêtre – qui, fut-elle plus grande, implorerait sous la pression du vent qui expire, furieux – j'observe l'haleine déchaînée, cajoleuse de banquise. Jour et nuit, sans relâche, la grande rafale pousse la neige, l'érige en dunes, la creuse en vallées. Comme jadis le sable saharien, la folle blancheur se déplace, coule, dérive.

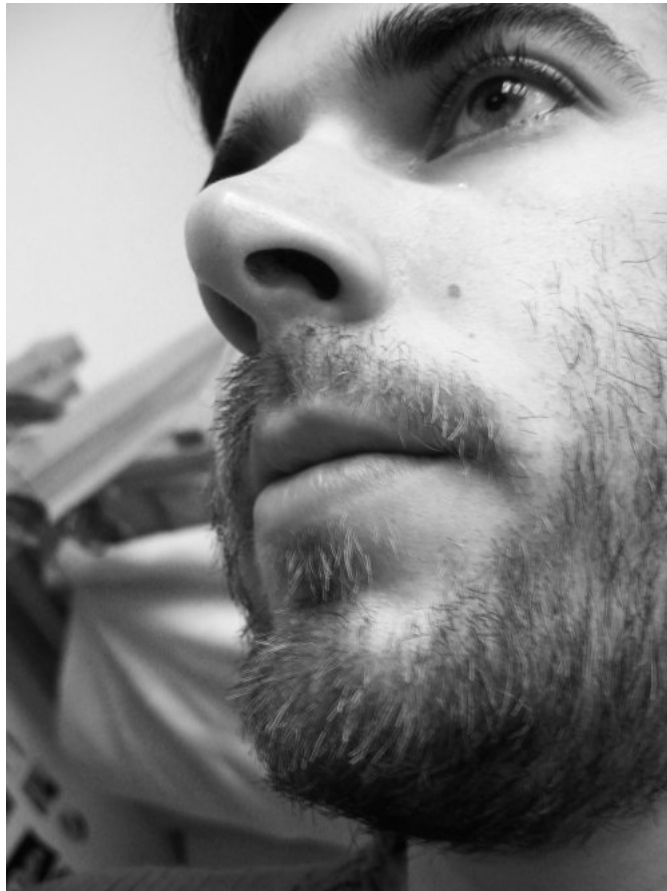
Depuis près de cent ans, prisonnier de son bunker – tel un poisson rouge dans son bocal – l'humain observe de l'intérieur une nature hostile et invivable. La vie à l'extérieur est désormais interdite. Toujours à l'affût, la mort rôde. Elle trucidé l'imprudent qui sort sans protection.

Les haut-parleurs hurlent les actualités. Leur voix rauque annonce une nouvelle chute dramatique du mercure. La découverte de dix cadavres, à moitié ensevelis dans la glace, a ralenti la mission de la douzième équipe qui est rentrée il y a quelques minutes.

Comme l'archet sur le violon, le vent lèche les parois du blockhaus, en frotte les arêtes. La caisse frissonne. Les tristes accords, d'un hymne funèbre s'élèvent dans la blancheur mortelle.

# NICOLAS BALLY

Comme une coquille d'oeuf



*Nico Bally sévit régulièrement dans divers fanzines et webzines tels que Le Calepin Jaune, Univers et Chimères, Parchemins et Traverses, et autres. On peut également l'apercevoir auprès de musiciens grâce à Divine Comedy Records.  
<http://nicobally.googlepages.com/>*

Depuis que les saisons sont saisons, elles se sont toujours combattues pour conquérir le Temps. Le Printemps pour faire fleurir chaque buisson et chaque homme, l'Été pour les pousser à briller jusqu'à la combustion, l'Automne pour les faire flétrir et ployer sous leur propre poids, et l'Hiver pour balayer tout cela en poussières et neiges.

Les affrontements qui m'intéressent le plus sont ceux qui opposent le Printemps à l'Hiver. Ses deux là ont sous leurs ordres les plus grandes puissances du monde : l'Amour et la Mort.

Le premier, tout de rouge vêtu, lance ses flèches au hasard pour le bonheur et le malheur des hommes. Le second n'a jamais été vu, mais on le décrit parfois comme un être discret, léger comme la brise, mais cruel et net comme la plus fine des lames.

L'histoire que je vais vous conter est unique ; c'est celle du seul enfant de l'Hiver, l'une de ses rares faiblesses. Lui, l'Hiver, le grand et bel Hiver, imperturbable et droit, lui l'Hiver aride, a cédé un jour à son ennemi. Alors qu'il était encore jeune, il a reçu la flèche de l'Archer Rouge, et de son amour est né un enfant maudit.

Le Printemps parvint à sauver l'enfant alors que la mère périssait sous la lame de son amant. Elle le cacha aux yeux de son père grâce au masque blanc de Dalar. Recouvrant le visage du bébé, ce masque, aussi fragile et fin qu'une coquille d'oeuf, dissimulait quiconque le portait, non en le rendant invisible, mais en le dotant d'une discrétion et d'une banalité sans limite. Nul ne le remarquait vraiment, nul ne se souvenait l'avoir vu, et même l'Hiver, son puissant père, ne pouvait remarquer sa présence.

Le Printemps ordonna à quelques fées de garder l'enfant. Elles le voyaient à peine, ne le reconnaissaient jamais, et devaient user de ruses pour ne pas le laisser s'en aller hors de la forêt de givre.

Car seul ce terrain était assez neutre pour garder l'enfant. Cette forêt avait été le lieu d'un précédent affrontement entre le Printemps et l'Hiver. Depuis ce jour il appartenait autant à l'un qu'à l'autre, et aucune des deux saisons n'y avait plus de pouvoir que l'autre. Dans ce seul endroit, les fées croisaient parfois les sirènes, et jamais elles ne se cherchaient querelle, car c'était un lieu de paix entre les deux ennemis, un lieu bloqué sur deux saisons, à la fois en fleur et gelé.

La fille de l'Hiver ne portait pas de nom. Sa mère lui en avait donné un à sa naissance, mais il avait été ensuite oublié.

Elle n'apprit pas à parler, mais savait écouter mieux que personne. Elle apprit à marcher en observant la faune étrange de la forêt de givre. Parfois quelques aventuriers y passaient, pensant y trouver quelque trésor légendaire, mais ne rencontrant que fées ou sirènes déambulant, que branches et fleurs gelées. On raconte même que les gélifs y cherchèrent un moyen de combattre l'Hiver, et que l'Archer Rouge y signa quelques pactes lugubres.

Le masque blanc était blessant, métallique et froid. Le porter était aussi agréable que d'avoir la tête plongée dans une caisse de lames acérées. Mais le Printemps avait bien mit l'enfant en garde, et les fées de la forêt chantaient sans cesse une comptine qui entra bien vite dans l'esprit de la jeune fille :

*L'enfant cachée, l'enfant masquée,  
Tu es l'enfant cachée, l'enfant masquée,  
Tralala bänlliaë  
Oublie le froid, oublie le monde,  
Égratine ton visage et ta tête tombe,  
Sors du bois et tes jambes tombent,  
Badaboum bändiadöm  
Tu es l'enfant cachée, l'enfant masquée,  
Droite et silencieuse tu dois marcher.*

Aussi désagréable que puisse être le masque blanc, elle avait fini par l'accepter comme on accepte sa peau, son corps entier.

Elle errait ainsi dans sa prison, sans vraiment comprendre,





suivant et écoutant les fées, trouvant toujours à se nourrir et se réchauffer, grandissant lentement pendant que son père fulminait de ne pouvoir la trouver.

Elle le vit parfois, arpenter les bois d'un air noble, sondant chaque recoin, envoyant ses troupes à la recherche d'une intruse. Mais le masque la protégeait.

Elle vit les sirènes aux traits hargneux fouiller chaque écorce, la regarder d'un air absent, puis continuer leurs recher-

ches sans comprendre qu'elles avaient vu ce pour quoi on les avait envoyées.

Et comme toujours, cette enfant de l'amour fut trahie par l'amour.

Alors qu'il distribuait ses flèches au hasard, l'Archer Rouge planta l'une d'elles dans le cœur de la jeune femme.

Un aventurier passait alors, cherchant la Tranche Sacrée bien loin du lieu où on la sait détenue, suivant malgré lui une fausse piste vendue par un hobgoblin malicieux.

La jeune femme en tomba amoureuse, mais l'homme ne la remarqua pas, répondit poliment à ses bonjours, oubliant aussitôt sa présence, la négligeant sans s'en rendre compte.

Elle le suivit pourtant durant sa quête, jusqu'à ce qu'il rejoigne l'orée de la forêt.

Au dehors, l'été régnait. Quelques rayons de soleil pénétraient entre les branches de la forêt de givre, rappelant à la jeune femme que sa prison la retenait là. Au loin les fées chantaient *L'enfant cachée, l'enfant masqué...*

Elle prit alors une décision qu'on ne peut que lui pardonner. Elle avança d'un pas vers la lumière, et gratta son visage, brisant le masque blanc qui s'écailla alors comme une coquille d'oeuf.

Trop longtemps elle n'avait été qu'une ombre, un soupir.

Elle se tint, le sourire large, devant l'aventurier soudainement surpris.

Et au même instant, le Printemps et l'Hiver surent que l'enfant était dévoilé.

Aux côtés des deux jeunes amoureux se dressaient deux dieux. La grande silhouette pâle de Cendrecume, dieu de l'Hiver et de la Mort, maître des sirènes et des mers. Et le corps verdoyant de Natlen, déesse du Printemps et de la vie, éducatrice de l'Amour, mère des fées et des ruisseaux.

« Toutes les lames du monde hurlent de faim pour la chair de cette intruse, déclama l'Hiver.

– Tu ne vas pas tuer ta propre enfant ? demanda le Printemps.

– Comme j'ai tué sa mère. Je le ferai avec regret, comme on efface une faute qu'on aurait préféré ne pas commettre. Une faute qui n'aurait pas eu lieu si tu n'avais pas lâché ton archer sur moi, Déesse du Chaos.

– Je préfère mon Chaos à la paix stagnante de tes cubes de granit.

– Ma paix est celle du sommeil le plus doux ».

Il s'avança vers l'enfant terrifiée, brandissant une grande lame glacée.

L'aventurier s'interposa :

« Par l'Été ! Je vous défie d'approcher ! Je dispose ici de l'armure de feu, ancien uniforme des troupes d'Erebot



et de l'armée scintillante ! ».

Il garda son sourire glorieux, même une fois sa tête tranchée.

« Ils prient l'Été, déclara l'Hiver, Mais c'est sur mon autel qu'ils se sacrifient.

– Quel cruel père tu fais, tenta alors le Printemps.

– Je ne te demande pas de me pardonner. Cela t'apaiserait, mais libre à toi de libérer ta rage. Tu sais que cette enfant est une aberration, et que je ne peux le tolérer. Je lui fais aujourd'hui le don de la mort, un don que chacun reçoit ».

Il abattit sa lame sur son enfant, sans même verser une larme.

Le corps de la jeune fille tomba sur celui de l'aventurier, en dehors de la forêt de givre.

« Elle a voulu sortir de l'hiver, elle l'a fait. Mais elle a oublié qu'on en sort bien plus facilement par la mort que par le printemps ».

Et ainsi s'achève cette triste légende.

On raconte que c'est à partir de ce jour que l'Hiver décida de se crever les yeux, que depuis il ne bouge plus de son trône de glace, de peur de céder à nouveau à l'Amour ou de se montrer faible.

On dit aussi qu'à la fin de chaque hiver, une fleur pousse à l'orée des forêts, et que les pétales de cette fleur s'effritent si on la touche, comme une coquille d'œuf.

*Un grand merci à Autumn Tears pour leurs Love Poems For Dying Children.*

---

*Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «La Terre endormie» in Numéro «Chutes».*



### **L'illustratrice : EMMANUELLE NUNCQ**

Emmanuelle Nuncq est née en 1984, très grande année! Actuellement brillante étudiante en master de lettres modernes, elle ne vit que par et pour les livres, en ayant toujours un en cours, que ce soit à la lecture ou à l'écriture. Egalement extrêmement douée en dessin, elle illustre ses chefs-d'oeuvres comme ceux des autres. Nul doute qu'un jour, vous entendrez parler d'elle !»



### **L'illustratrice : MICHELLE BIGOT**

Après avoir longtemps travaillé dans l'univers gallo-romain (CNRS), renaissance dans l'enveloppe d'une «faiseuse d'images» , puis rencontre d'un jeune éditeur André-François RUAUD, «Les moutons Electriques» qui explore les littératures de l'imaginaire, de la science-fiction et du merveilleux et qui orientera désormais le travail de Michelle Bigot vers le graphisme l'illustration, l'image...





# JEAN EFFER

## Pour Mémoire



*SOUS LA NEIGE...*

*Une douzaine de nouvelles publiées en quatre ans, toutes dans la veine fantastique :*

*Mémoire Précoce (SF Mag), Les Grands Sentiments (l'Encrier Renversé), Bâtiment M (recueil Nouvelle au Pluriel), Les Petites Voyageuses (AOC / Présence d'Esprits), La lettre de Kitty et Le Tube à géométrie variable (2000 Regards), In Vitro et Malins Plaisirs (Les hésitations d'une mouche), Victor Skopein n'est pas mort (Codex Atlanticus),*

*Un texte en ligne : L'affaire de la lumière qui tue (sur sshf.com)*

*Et dans Phénix Mag : Hors-jeux (hors série n°7 sur les jouets).*

*Des projets ? Oui, de ceux que l'on tait pour qu'ils se réalisent. Mais, avec cette dernière parution... c'est déjà presque Noël !*

La porte qui lui avait permis de franchir ces milliers d'années en un clin d'œil était – comme toute temporalité artificielle – invisible. Cependant, il la voyait distinctement car la neige imprévue, tombant de ce côté de l'espace en gros flocons persistants, avait fini par dévoiler la configuration du sas : une espèce d'entonnoir, posé en équilibre sur le flanc et dont le conduit semblait se perdre à l'infini...

L'homme en était sorti quelques minutes auparavant, marchant avec précaution sur l'extrémité en pente douce, découvrant autour de lui cette blancheur abondante, plus surprenante encore pour quelqu'un qui venait d'un climat tempéré. Il se retrouvait seul, dans une région où soufflait le blizzard, où les sapins craquaient dans la tempête. Malgré cela, le froid intense ne l'inquiétait pas pour autant car sa combinaison s'était mise en action dès son arrivée. Un matelas d'air élevé à une température constante de vingt degrés circulait entre deux parois élastiques, le transformant, si ce n'était déjà fait, en animal à sang chaud. Il pourrait donc aisément survivre dans un milieu qui, autrement, l'aurait tué en très peu de temps.

Rassuré, il se retourna une dernière fois, contemplant derrière lui cette pinède gigantesque s'étendant au loin et qui ne laissait entrevoir comme trouée dans l'épaisseur de la forêt que cette seule clairière où se trouvait la machine-passerelle. Il appuya sur le bouton de la télécommande fixée à son poignet gauche : le monticule de neige s'affaissa tout à coup, le passage s'étant volatilisé. Le bruit de l'énorme congère, s'écrasant subitement, avait un moment étouffé la violence de la bourrasque mais celle-ci avait aussitôt réaffirmé son existence en ces lieux.

Des quatre points cardinaux gémissait le hasard. Le paysage prenait la forme d'un labyrinthe à investir sans guide. Alors, suivant son inspiration du moment, l'intrus choisit une direction et s'engagea sur le sentier qu'il s'était mentalement tracé.

Son détecteur portable n'indiquait pas de radioactivité suspecte, ni de trace de vie aux alentours. Le soleil était un astre pâle dans le ciel, perçant faiblement à cause des nuages qui obscurcissaient l'horizon. Le temps triste et gris était balayé par les premières neiges, zébrant l'image comme sur un visuel déréglé. Tout paraissait calme, en dépit des conditions climatiques. Mais ce n'était pas une situation paradoxale à proprement parler. Elle valait mieux, aussi étrange soit-elle, qu'une catastrophe nucléaire du XXI<sup>e</sup> siècle ou qu'un troupeau de dinosaures agressifs : s'y retrouver projeté aurait été plus désagréable ! D'ailleurs, en cet instant, il se considérait plutôt comme un authentique privilégié. Quoi de plus enviable, en effet, que de parcourir le temps sans le moindre respect pour la chronologie ? N'était-ce pas là ce dont ses collègues de promotion avaient rêvé, rêvaient et rêveraient encore ?

Lorsqu'il n'était que simple cadet de 4<sup>e</sup> classe... Le souvenir de ces années-là lui revint tout à coup, bien qu'il n'ait jamais cessé, en définitive, d'appartenir à cette glorieuse et légendaire élite. Plus précisément, la vision d'une vaste salle blanche, lumineuse et chauffée s'imposa à lui. Ils y étaient tous respectueusement assis, face à l'orateur, debout quant à lui, imposant de toute sa stature : le doyen en personne de la haute école des pilotes spatio-temporels. Son éloquence et son prestige les fascinaient. C'était l'unique rescapé de sa promotion, la toute première du genre. Il n'avait que quarante-cinq ans à peine mais en paraissait le double, tant ses traits avaient été tirés par les aléas physiologiques des voyages dans le continuum, effets secondaires que l'on maîtrisait encore mal du temps des pionniers. Ce vétéran appartenait à l'Histoire et celui qui l'écoutait alors avec vénération, et qui se retrouvait maintenant dans la neige et le froid, celui-là enviait déjà le héros qui avait laissé sa face se faire défigurer par le temps accéléré. Cette figure ravagée mais fière représentait tout ce qu'il voulait devenir un jour, conscient du fait que, pour y arriver, il devrait être capable de tous les sacrifices.

– Je vous le dis, tonnait le survivant, décoré du titre de Généralissime, je le proclame à la face du Monde : nous sommes la Race des Seigneurs ! Qui, avant nous, pouvait errer dans le fleuve indomptable de l'éternité ? Personne ! Qui le pourra encore après nous ? Je ne sais que répondre...

Il buvait ces paroles, avide de vérité, rempli d'admiration. Il enregistrerait chaque mot, chaque tournure de phrase, comme si ce discours devait à jamais se graver dans sa mémoire. Il n'était plus que tourné tout entier vers son destin.

En récompense de l'investissement personnel dont il avait fait preuve au cours de son apprentissage militaire, il avait été catapulté au plus loin du futur, compte tenu des possibilités techniques de son temps. Les meilleurs éléments d'entre eux passaient ainsi du statut anonyme d'émule au titre enviable « d'explorateur ». Mais cette promotion était toujours attribuée avec parcimonie, car cette branche scientifique – la recherche historique en temps réel – demandait encore beaucoup de doigté et de prudence de la part des élus.

Plongé avec émotion dans ses souvenirs et savourant avec délice son vœu le plus cher enfin exaucé, il avait fini par relâcher son attention, déambulant gaiement dans l'épaisse couche de neige, au gré de son propre poids... Or, même pour un individu de cette trempe, cette simple étourderie fit qu'il névita que d'extrême justesse le javelot meurtrier, lequel, fendant l'air à toute vitesse, alla éclater l'écorce d'un arbre quelques mètres plus loin.

C'était l'accident, stupide, et il en mesura immédiatement la conséquence tragique : sa combinaison, sous l'impact passager de la pointe sèche l'ayant frôlé, avait été endommagée. Une carence dans la résistance, probablement un défaut de fabrication et il fallait, par malchance, que cela tombe sur lui ! Pire, de la buée se formait à présent sur la visière du casque. Le système d'autorégulation thermique était donc hors d'usage. Cela signifiait la mort par le froid à brève échéance, car son corps y était peu habitué malgré les durs entraînements qu'il avait dû subir avant le voyage.

Maintes questions se pressaient dans sa tête, auxquelles ne pouvait répondre pour le moment : d'où venait ce javelot ? Pourquoi, trois mille ans après son époque, en était-on venu à utiliser pareille arme ? Et *qui* pouvait bien en fabriquer ?

Il lui sembla qu'aucune de ces interrogations n'était de mise en cet instant critique et qu'il lui fallait d'abord revenir sur ses pas, appuyer de nouveau sur le bouton bracelet puis s'engouffrer au plus vite dans le tunnel. « Oui, se dit-il, tentant de réfréner sa peur, c'est cela la marche à suivre : rentrer afin de faire mon rapport et prévenir mes supérieurs du danger qui nous menace dans cette partie du temps. Pour mémoire ». Son sens du devoir avait repris le dessus. Il était redevenu un explorateur chevronné.

C'est à ce moment précis qu'il réalisa avec effroi qu'il s'était perdu.

Inexplicablement, le paysage avait changé derrière lui. Il est probable que la neige, masquant ses traces, et la perspective, troublée par la tornade et la buée intérieure du casque, lui donnaient cette impression d'égarement. Mais il ne pouvait objectivement s'en rendre compte. Et sa raison vacilla alors pour la première fois. Fébrilement, délaissant le javelot fiché dans un tronc tel une menace, il se retourna vers l'endroit d'où l'on avait tiré. Des branches frémirent tout à coup. Il perçut faiblement, à travers le vacarme des cieux déchaînés, un son plus discret : le crissement de la neige que *quelqu'un* dégageait pour s'enfuir.

Alors, comme perdu, en proie à une colère subite mêlée du désir de vengeance, il s'élança à la poursuite de l'inconnu. Sa progression aurait dû être aisée, car le fuyard traçait pour lui une piste bien visible dans le sol poudreux, suffisamment profonde pour que la neige qui tombait drue ne la recouvrit pas tout de suite. C'était là un atout non négligeable, car celui qui le précédait était apparemment beaucoup plus agile et plus rapide, vraisemblablement à l'aise dans un environnement familier. En fait, les piquants et les broussailles d'un sous-bois impénétrable s'avèrent ralentir considérablement l'action entreprise. Il lui fallait les écarter d'une main, tandis que, de l'autre, il recouvrait tant bien que mal la déchirure occasionnée dans sa double peau fonctionnelle. Ces deux handicaps conjugués le déséquilibraient dans sa course. Néanmoins, il se ruait tête baissée à travers la jungle inextricable des résineux, se dirigeant au hâletement du fugitif, tâchant, chaque fois qu'il le pouvait, de palier son retard.

Tout à coup, au découvert du bois, s'enfonçant davantage dans un sol sans brindilles, il déboucha sur une immense vallée, entièrement recouverte d'un manteau d'hermine aveuglant.

On aurait dit une énorme couche de sel au travers de laquelle émergeaient quelques îlots de roche sombre. Autour, se découpaient de gigantesques montagnes d'un bleu turquoise, formant une chaîne sinueuse à la crête déchiquetée et immaculée.

Quel était ce lieu au relief accidenté ? Rien à voir, en tous cas, avec la base secrète où était confiné l'entonnoir de départ. C'était étonnant de voir à quel point, en trois mille ans, le paysage avait été bouleversé aussi profondément. A l'époque où il se trouvait, simple point sur le continuum, il n'existait pas et n'existerait jamais.

Cette pensée provoqua en lui un vertigineux frisson.

Le vent, qui tombait des glaciers en hurlant, paraissait avoir redoublé de puissance car le rideau gênant mais protecteur des sapins avait disparu. La dépression avait viré de 180 degrés, obligeant quiconque s'y aventurant à bifurquer pour ne pas être pris de plein fouet. Talonné par une colère hivernale, il avait du changer de chemin, suivant le lanceur de javelot qui faisait de même. A quelques mètres devant lui, dans la tranchée creusée par les agitations de son corps, l'être courait, à vive allure, sans se retourner. Manifestement il avait peur, n'ayant plus de lance en sa possession.

« J'ai fait une erreur, pensa soudain son poursuivant, je n'aurais pas du aller ainsi de l'avant en territoire inconnu ». De fait, le terrain remontait, rendant la course plus épuisante.

A bout de souffle, l'explorateur continuait quand même d'examiner ce qu'il pouvait distinguer de son assaillant : la silhouette humanoïde, fortement râblée, des muscles courts entièrement recouverts de longs poils soyeux et noirs. Malgré cette physionomie étrange, quelque chose dans cette apparence trouvait écho dans la mémoire du poursuivant : la démarche. Celle-ci évoquait inmanquablement des images profondément enfouies. Les empreintes étaient autant de preuves irréfutables, cette impression de déjà-vu n'était pas qu'une illusion. Pourtant, le souvenir se défilait, au même titre que l'habile coureur qui se présentait toujours de dos. Quant à lui, l'explorateur nouvellement nommé, il était absolument perdu, dans le temps et l'espace, lucide mais dans une situation incontrôlable.

Chhh... L'aventurier ne vit pas la deuxième lance arriver sur lui, trop occupé à tenter de se rappeler, trop attentif surtout à ne pas perdre le rythme... TAC !!!

Le choc fut tel que tout son corps se renversa en arrière et s'enfonça dans la neige moelleuse et glacée. Il avait désormais le dos paralysé par une douleur lancinante, frappant chacune de ses vertèbres. Chaque molécule de son être, menacée par un souffle d'une autre nature que le vent froid, était en sursis. L'aventure ressemblait désormais à un cauchemar, sa chair reprenant conscience de la réalité. Certes, l'envoyé était un affront à l'ordre divin, à la logique de la Vie mais il demeurait pourtant bien là, à souffrir réellement.

Le temps parut s'arrêter. On n'entendait plus, par intermittence, qu'un seul gémissement, faible et retenu. C'est alors que, surgis d'un versant caché par cette même pente où il se trouvait, d'autres petits êtres rejoignirent leur compagnon. Pourchassé jusque-là, ce dernier s'était accroupi dans la poudreuse afin de récupérer. L'homme ne les avait pas vus venir, dissimulés qu'ils étaient par le relief, il ne les avait pas vus viser et tirer non plus.

Les humanoïdes noirs sautillaient à travers l'épaisse couche de neige, tout en manifestant par de brefs cris aigus la joie d'avoir sauvé l'un de leurs congénères.

*Ou bien celui-ci avait-il servi d'appât en vue de capturer un plus gros gibier ?*

« Qui sont-ils réellement ? », pensait celui qui n'était que leur proie. Las, sa pensée tout entière lui échappait, suivait le flot de sang coulant sur sa poitrine et jaillissant d'une mauvaise blessure ouverte. La pointe était restée fichée dans les côtes, cette fois-ci, mais il n'avait plus vraiment mal, curieusement, même pas l'envie de crier. Le froid, peu à peu, l'engourdissait.

Le petit groupe s'approcha craintivement de son corps, bien qu'il ne soit plus en mesure de se défendre. La neige rougeoyait autour de lui, doucement. Le temps s'arrêta de nouveau.

Le contact d'une main griffue, lacérant son vêtement protecteur, lui fit rouvrir les yeux. Les faces simiesques, tout près de lui, le dévisageaient à peine. Elles étaient trop occupées à chercher autre chose. Au terme d'une investigation fouillée, le plus adroit et le plus malin d'entre eux, probablement celui qu'il avait traqué en vain, découvrit le minuscule désintégrateur de poche plaqué sur sa combinaison, simple élément détachable de sa ceinture de survie, installé à côté d'aliments nutritifs ou de médicaments surpuissants très discrets.

L'être avait décroché le désintégrateur, par hasard sans doute.

Sous l'effet d'une manipulation inconsidérée, une flamme en jaillit. Les primitifs d'un autre âge reculèrent, en émettant des sons inarticulés et apeurés. « Petit être » avait manifestement appuyé sur la détente. Heureusement, l'arme n'étant jamais, par sécurité, réglée sur la position maximale de puissance, elle fonctionnait pareillement à un simple briquet.

Suffoquant, l'homme du passé chercha à reprendre ce qui appartenait à son époque et que ses ravisseurs avaient laissé tomber dans un mouvement de panique. Il prit conscience en cet instant de toute la puérité et de tout l'amateurisme dont il avait fait preuve jusque là. Une des règles absolues de sa profession était, quoiqu'il arrive, de ne laisser aucune trace d'un voyage temporel sur les lieux de l'époque visitée.

Mais il était désormais sans force. La neige gelée recouvrant son corps le paralysait. Il agonisait, et le goût de la défaite remonta dans sa gorge, amer. En effet, il pensait avoir reconnu ses assaillants mais leur nom véritable, qu'était-il donc déjà ? Meganki ? Metohgani ?

Gankmi ?

Un second chasseur, le grand Chef, au vu des regards que lui jetaient les autres, se baissa avec une soudaine convoitise, afin de ramasser l'objet qui commençait à disparaître dans le sol écarlate. Il l'empoigna fermement et l'éleva à la hauteur de son visage, un faciès étrange et familier, le considérant gravement d'un regard perplexe. Puis, orientant avec prudence le canon vers le haut, il pressa, volontairement cette fois, l'index droit sur la gâchette. Une nouvelle flamme s'éleva, vive et claire. Cette fois-ci, ils ne tressaillirent pas. On aurait dit qu'ils domptaient collectivement leur peur afin d'adopter un nouveau jouet dont ils ne comprenaient pas tout à fait le principe.

Gisant à demi enseveli, le visiteur ne put que les regarder s'en aller, complètement désintéressés de son pauvre sort. Dans un suprême effort, il tendit désespérément les bras pour qu'on lui vienne en aide. Il cria, même. En vain. Les voleurs rapportent rarement le fruit de leur larcin à leurs victimes.

Il crut les apercevoir à l'orée d'un petit bois, plus loin, d'où ils étaient sans doute venus, s'essayant à cette nouvelle activité ludique, comme des enfants émerveillés. Le désintégrateur de poche avait une autonomie quasiment illimitée et le groupe l'activait sur tout ce qui pouvait s'enflammer facilement. Ce fut un gigantesque brasier de pins odorants. A la lisière des arbres, devant les hautes gerbes scintillantes qui s'élevaient, crevant le plafond bas d'une voûte céleste obscurcie, les petits êtres noirs esquissaient les premiers pas d'un rituel inconnu. D'éclatants reflets illuminèrent les cimes épineuses. Des braises incandescentes, emportées par le tourbillon indigo de la fumée, annonçaient un firmament nouveau. La nuit des Temps connaissait enfin le jour.

« Des Bigfoot... ce sont des Bigfoot ! ».

Un rire retentit, plein de sang et de dégoût, émergeant à peine dans le souffle annihilant de l'air gelé. Le corps violacé, le visage défiguré en une affreuse grimace de souffrance, comme celui du pionnier qu'il avait tant admiré, l'étranger expira, rejoignant enfin son rêve. Les chants de victoire accompagnèrent l'esprit du chasseur jusqu'au Pays des Morts, là où l'Homme et le Yéti sont frères, unis dans une même éternité.

Les Ombres Noires du Blanc Sentier étaient loin, maintenant. Le plus jeune d'entre eux, mais aussi le plus brave et le plus agile, avait réussi à leur faire capturer un être étrange, sans poils, totalement inadapté à son environnement. Grâce à cette découverte, ils avaient pu s'emparer de son pouvoir. Leur petit groupe, son nouveau Chef en tête, s'avavançait fièrement à travers la tempête qui n'en finissait pas.

Ils iraient ainsi vers les Grandes Plaines, tout là-bas, où l'homme avait disparu, il y a bien longtemps, depuis ces Grands Plateaux que l'humanité n'avait jamais pu connaître. Ils marcheraient des jours entiers, au devant d'autres tribus qui, elles aussi, sortiraient des bois protecteurs afin de les rejoindre. Car tous les craindraient, tous les respecteraient, personne ne pourrait plus les ignorer.

Oui, ils marcheraient des jours, peut-être même des semaines, voire des mois, dans le Grand Désert Glacé. Peu leur importait la fatigue qu'ils devraient endurer, les obstacles qu'ils devraient surmonter. L'élan leur était donné pour toujours.

Ils étaient grands maintenant, ceux qu'on surnommait autrefois, avec condescendance, les « abominables hommes des neiges ».

*De la Race des Seigneurs.*

Ils venaient tout juste de découvrir le feu.

---

*Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «Hors-Jeu» in n° spécial «Les Jouets».*

## BERTRAND SJENIK

## Le Dieu du froid



*Poète, nouvelliste et scénariste autodidacte, Bertrand Bouton, né à Angoulême en 1969, tire de ses voyages, de son intérêt pour les sciences et pour l'Imaginaire en général, une grande diversité d'écrits. Quinze années d'expérience dans les arts graphiques, qui l'ont amené à collaborer à la création d'événements culturels sur l'île de La Réunion, et une passion jamais démentie pour la BD ont enrichi sa créativité littéraire d'une dimension très visuelle. Il promène ses récits aux franges du fantastique, de la science-fiction et de l'anticipation, essayant de faire découvrir des lieux et des situations où possible et improbable se mêlent, comme dans des rêves étranges.*

*En 2007, il publie ses premières nouvelles : «Poussières d'étoiles» et «L'effet Ratkov» dans Géante Rouge, «Le dernier jour du monde» dans l'anthologie HPL 2007 des éditions Malpertuis, «L'homme de paille» dans un recueil édité par la Mairie de Chalabre.*

*2008 voit la publication de «A l'origine» dans un journal édité par le Conseil Général de la Dordogne, et un premier roman, «Adae», aux éditions Interkeltia.*

*Sa rencontre avec Cédric Fortier, brillant dessinateur, marque une étape décisive dans sa vie de scénariste de BD puisqu'elle aboutit à la création de la série «Braise» dont le premier tome sortira en 2009 chez Dargaud.*

## 1

Alcide Kusac survolait le Nord de l'inlandsis à bord de son monoplace, le temps était clair, le regard portait loin, il se sentait extrêmement bien. Bêta Librae, que les Arabes de l'Antiquité avaient nommé Zuben Eschamali, « la pince du Nord », parce qu'à l'origine l'étoile faisait partie de la constellation du Scorpion, brillait de tous ses feux à deux UA de distance. Son éclat insoutenable rendait le paysage à la blancheur laiteuse, déjà fantomatique, encore plus irréel. L'albédo de la planète Niflheim, dont le seul continent était entièrement recouvert de glace, et dont la banquise recouvrait les deux tiers de l'hémisphère Nord, était proche de 90 % et offrait, en pleine journée, la vision d'un film surexposé.

À l'abri derrière les filtres polarisants, peu importait à Alcide la quantité de rayonnement diffusé par cette étrange planète : ce n'était pas pour cela qu'il appréciait les vols de reconnaissance, qu'il les espérait même avec impatience. Ces missions solitaires étaient l'occasion pour lui de goûter un instant de calme et de sérénité dans le silence ouaté de l'habitacle à peine égratigné par le feulement du moteur ionique, loin, très loin, du brouhaha constant de la colonie, cette ruche vitale mais beaucoup trop bruyante à son goût. Il avait parfaitement conscience d'être un privilégié, pour ce simple moment d'intimité bihebdomadaire, et tenait à en vivre pleinement chaque seconde.

Il jeta un œil sur les colonnes de chiffres, parmi lesquelles il identifiait aisément les relevées de températures et de pression atmosphérique qui défilaient sur la vitre opacifiée de son cockpit et songea aux scientifiques à l'autre bout du continent, recevant toutes ces données en temps réel, avides de nouveaux paramètres qui viendront alimenter leurs graphiques et leurs diagrammes. Autant de preuves chiffrées du réchauffement inéluctable de la planète qui augmentait de façon exponentielle. Les carottages effectués au sud du continent montraient que la température moyenne avait augmenté de 5 degrés Celsius en seulement un millier d'années, dont 2 degrés en moins d'un siècle. Et cette fois les colons terriens n'y étaient pour rien. Il semblait que la planète entrait dans un cycle naturel de réchauffement dû à la conjonction de trois paramètres astronomiques qui approchaient de leur paroxysme et que les planétologues connaissaient bien : le redressement de l'axe de rotation de la planète, la précession climatique et l'excentricité de l'orbite de Niflheim qui, année après année, la rapprochait de son étoile.

Alcide n'avait pas besoin de toutes ces mesures pour s'en rendre compte. Depuis dix ans qu'il survolait la banquise il l'avait vu se réduire de plus en plus au fil des saisons et constatait, qu'au cours de cette même période, l'épaisseur de la calotte glaciaire s'était considérablement réduite jusqu'à ce qu'affleurent, dans la partie centrale du continent, plusieurs sommets rocheux. D'après les dernières estimations le gigantesque glacier aura définitivement disparu dans une centaine d'année.

Son horloge lui indiqua que le temps imparti à la mission arrivait à son terme, le plus mauvais moment de la journée était venu, celui de rentrer à la base. Avec regret il s'apprêta à mettre le cap sur les dômes préfabriqués de la colonie lorsque son regard fut attiré par un scintillement incongru. Il crut tout d'abord à l'éclat de l'astre sur une protubérance glacée ou à un effet d'optique, avant de se raviser en remarquant la forme insolite, persistante, qui dépassait de la mer de glace. Il poussa doucement le joystick avec son pouce et vira sur son aile droite.

Il n'en crut pas ses yeux et dû effectuer deux nouvelles révolutions autour de l'objet pour se convaincre qu'il ne rêvait pas. Au centre d'une étendue vierge et glacée, autrement dit au milieu de nulle part, une tête émergeait. Une tête improbable, sculptée dans une matière rougeâtre. Une tête qui ne semblait pas avoir souffert du temps ni de l'érosion de la glace. Une tête qui n'avait rien d'humain.

## 2

Les yeux rivés sur les écrans de contrôle, Hégésipe Barrowsky enrageait contre les conditions climatiques qui s'aggravaient au fil des minutes de l'autre côté du continent, à 2300 kilomètres de là. Le vent y soufflait en rafales avec une force de plus en plus grande à mesure que la tempête annoncée la veille se rapprochait, soulevant des tourbillons de neige qui s'élevaient très haut dans le ciel de nuages nacrés. Les anémomètres, affolés, affichaient des vitesses de pointe proches des cent cinquante kilomètres à l'heure. Ce n'était qu'un début, à en croire les météorologistes, le vent soufflerait bientôt deux fois plus fort.

La visibilité s'en trouvait considérablement réduite et si les robots de déblaiement n'en souffraient pas particulièrement, cela perturbait les communications et le travail de ses hommes qui, à côté de lui, les pilotaient à distance depuis la salle de contrôle de la colonie. Il sentait venir le moment où il devrait prendre la décision d'arrêter le travail et cela le mettait hors de lui. Pensez donc que sur cette fichue planète les tempêtes de ce genre pouvaient durer des semaines. Autant de jours de perdus pour la mission qu'on lui avait confié : libérer la structure extra-terrestre de sa gangue de glace.

Cela faisait maintenant deux ans que la tête de porphyre était apparue, dépassant de l'inlandsis d'une hauteur de quatre mètres. La première tâche de son équipe avait été de dégager le reste de la statue et le moins que l'on puisse dire était qu'ils avaient été surpris et quelque peu écoeurés par son apparence : un être hybride mélange repoussant de calmar géant et de mante religieuse. Du céphalopode il avait la taille, près de trente mètres de haut, mais surtout quatre tentacules sur lesquels ils reposaient et deux nageoires triangulaires de chaque côté d'un corps d'insecte en deux parties, que surmontait la hideuse tête d'orthoptère avec des yeux globuleux démesurés et garnie de mandibules impressionnantes. Tous ceux qui l'avaient vu, sur écran plat ou en hologramme, c'est-à-dire tous les colons, avaient fait une grimace de dégoût et manifestaient une violente répulsion allant parfois jusqu'au vomissement.

Hégésipe avait le cœur bien accroché mais il avait beaucoup de mal à concevoir que la statue représentait une espèce intelligente, ou même une espèce tout court, tant elle lui semblait contre-nature et pour tout dire inacceptable pour l'entendement humain. Il préférerait y voir, comme la plupart de ses compatriotes, une allégorie, la projection d'un sombre fantasme, la représentation d'une entité surnaturelle, voire une divinité. Aussi prirent-ils l'habitude de l'appeler « le dieu du froid ».

Les exo-ethnologues qui s'étaient penchés sur la question avec beaucoup d'enthousiasme demeuraient plus prudents dans leurs conjectures. C'était la première fois, dans l'histoire de l'expansion humaine, que des traces de civilisation extra-terrestre étaient découvertes : il s'agissait d'agir avec circonspection et tout d'abord de découvrir ce qui se cachait réellement sous la statue.

La première hypothèse, qui suggérait qu'elle était la faite d'un monument plus grand, à l'instar d'une croix au sommet d'un clocher, semblait être confirmée par le travail des robots. Ce qui du reste accréditait la thèse d'une déité protégeant son lieu de culte. A coup de tronçonneuse, de scies circulaires et de chalumeau géant s'apparentant à des lance-flammes, ils fondaient, tronçonnaient, débitaient, des morceaux de glace grands comme des maisons que les barges à coussin d'air acheminaient jusqu'à l'océan. Mais la taille du dôme qui apparaissait petit à petit laissait scientifiques et techniciens sans voix. Trois cents mètres de roche convexe avaient été mis à jour et il ne leur semblait pas en avoir terminé avec ce qu'ils considéraient être le toit d'un bâtiment qui, si les suppositions concernant la hauteur de glace étaient correctes, devait culminer à deux mille mètres de hauteur.

La vitesse du vent approchait deux cents kilomètres à l'heure. Les pilotes, dont la visibilité ne dépassaient pas dix mètres, avaient de plus en plus de mal à se faire comprendre des robots qui semblaient vaciller sous les rafales. Hégésipe se fit la remarque que ce n'était pas aujourd'hui encore qu'il verrait le bord du toit. Il s'approcha à contrecœur du tableau de commande et enfonça le bouton rouge d'arrêt d'urgence des travaux. Aussitôt les robots cessèrent toute activité, s'ancrèrent dans le sol glacé à l'aide de leurs grappins et se roulèrent en boule afin d'offrir le moins de résistance possible à la tempête qui s'appêtait à se déchaîner. Les hommes quant à eux lâchèrent les manettes et ôtèrent les casques qui leur conféraient ouïe et vue comme s'ils étaient les robots eux-mêmes. Puis ils quittèrent la salle en discutant bruyamment, ravis de cette interruption inopinée.

Hégésipe demeura un moment immobile, contemplant les écrans encore allumés qui lui envoyaient les images du chaos annoncé. Il se demandait quelle espèce pouvait bien bâtir une aussi grande construction sur une planète si hostile et surtout si cela valait la peine d'en connaître la raison. Il avait des doutes à ce sujet, mais allez expliquer une intuition.

### 3

« C'est incroyable ! ». Telle était l'expression favorite de Nora Douchez depuis la petite dizaine d'année qu'avait commencé la campagne de déblaiement du site de Valles Mutatio, comme ses collègues scientifiques et elle-même nommaient le lieu de la découverte. La vallée du changement, changement de paradigme bien sûr, celui de notre vision de l'Univers et de la place qu'y occupait désormais l'Homme, et donc changement de comportement vis-à-vis de ce monde qui nous entourait.

Assise dans le minuscule bureau qu'elle partageait avec ses deux assistants, elle achevait la transcription de son rapport détaillé destiné aux autorités terriennes à plus de cent soixante années-lumière de distance, rapport qui voyagerait par faisceau transluminique mais qui, malgré tout, ne serait pas reçu avant seize années de voyage. Elle y décrivait le plus clairement possible, plans et relevés GPS à l'appui, la disposition des trois structures mises à jour sur un plateau rocheux à mille cinq cents mètres d'altitude dans le Nord du continent, reliées entre elles par des corridors artificiels, et disposées en un triangle d'or dont les côtés faisaient 1608 mètres pour les deux plus grands et 1000 mètres pour le petit.

Le « temple », première des trois découvertes et sommet du triangle bisocèle, était celui qui l'impressionnait le plus par ses dimensions et la majesté qui s'en dégagait. C'était un bâtiment massif, circulaire, de 500 mètres de diamètre et dont le sommet du dôme culminait à 809 mètres exactement. Là encore le nombre d'or entre hauteur et largeur était respecté comme pour les autres bâtiments. Si l'étonnante statue qui surmontait le toit était en porphyre, ou ce qui en ressemblait, le reste de la construction était fait d'un matériau inconnu d'elle et des autres scientifiques, à l'aspect marbre rose, mais rugueux au toucher et bizarrement élastique, comme une matière vivante.

Le second bâtiment était un cône de 309 mètres de diamètre à la base et dont la pointe culminait à 500 mètres de hauteur. Complètement lisse et étrangement tiède de sorte qu'un mince filet d'eau l'avait complètement isolé de la glace, « l'aiguille », comme elle l'avait baptisée, présentait des reflets bleutés et changeant en fonction de l'ensoleillement de la journée. Tous ceux qui avaient eu la chance de l'admirer pleinement ou de juste l'apercevoir s'accordaient sur sa beauté et son élégance.

La troisième construction, appelée « le berceau » ou « le coquetier », était, comme ces noms l'indiquaient, une vaste cuvette circulaire d'une largeur de 309 mètres et dont les bords s'élevaient jusqu'à une hauteur de 190 mètres. Elle était réalisée avec une autre sorte de matière d'une dureté incomparable et d'un noir profond de la contemplation duquel Nora avait eu du mal à se détacher, comme lorsque l'on est attiré par le vide. Cette fois c'était l'étrangeté de l'objet qui faisait son charme.

Nora avait été de surprise en admiration au fur et à mesure que l'équipe de Barrowsky avait mis à jour les monuments. Même si personne n'avait pu en deviner la finalité jusqu'à présent, le simple fait qu'ils existaient la rendait joyeuse. Cependant, les premières émotions passées, elle conjectura comme les autres sur leur raison d'être. Elle supposait qu'ils étaient creux, abritant quelques secrets immémoriaux propres à faire progresser l'humanité, mais elle avait conscience qu'ils pouvaient également être pleins, sans autre ambition que faire joli et provoquer l'enthousiasme par leur forme, leur perspective, leur harmonie parfaite. Ce qui expliquerait l'obsession du nombre d'or qui semblait présider à l'architecture de cette étrange civilisation.

Les corridors qui reliaient les édifices entre eux laissaient néanmoins supposer qu'ils cachaient vraiment quelque chose, mais aucune ouverture n'était visible, et les appareils d'investigation non invasive, utilisant le principe de résonance magnétique ou pouvant détecter n'importe quel type de rayonnement, n'avaient pu percer leur mystère au grand dam de la communauté scientifique de Niflheim.

Lorsque le rapport lui sembla achevé, elle le relut plusieurs fois, corrigea quelques coquilles, y joignit les notes de ses camarades et envoya le tout. Puis elle s'étira longuement, satisfaite du travail accompli, et songea, en jetant un œil sur l'horloge murale, que la journée avait été encore une fois bien longue et qu'il était grand temps d'aller dormir. Elle se leva en tendant la main vers le commutateur de l'écran afin de l'éteindre lorsque la sonnerie musicale du visiophone interrompit son geste. Elle poussa un soupir de résignation et chassa ses lunettes de communication qui s'actionnèrent aussitôt.

Le visage, d'ordinaire austère, de Barrowsky apparut devant ses yeux : il était souriant et paraissait très excité. Afficher ses sentiments n'avait rien d'ordinaire chez lui, Nora en fut étonnée et s'attendit à une information de taille.

— Ça y est... On l'a trouvé ! C'est merveilleux !

- De quoi parlez-vous Barrowsky ?
- Au fond du coquetier... Vous rendez-vous compte ?
- Si vous me disiez de quoi il s'agit ?
- L'ouverture... On l'a trouvée.

Nora, cueillie par la nouvelle, s'assit lourdement sur son siège et demeura un long moment sans rien dire, le regard perdu dans le vague, le cœur battant à tout rompre.

#### 4

Shany Tortovitch était reliée à son robot par les manettes à retour de force et surtout par le casque neural lui permettant de voir et d'entendre, et dans une certaine mesure de ressentir, comme si elle était sur place. Concentrée sur sa tâche, elle peinait à arracher la matière qui était d'une dureté incroyable, jamais vue de mémoire d'homme.

Le chef Barrowsky, avait pourtant utilisé ses meilleurs outils, des lames de métadiamant, des supralasers ou des projecteurs ioniques, mais le seul à avoir entamé la paroi était une perceuse transluminique bricolée pour l'occasion, très instable et très complexe à utiliser. Elle avait déjà coûté un robot, proprement coupé en deux lors d'une erreur de manipulation. Aussi faisait-elle preuve de la plus extrême prudence : perdre un robot pour un pilote était une chose très désagréable à vivre, c'était comme perdre un bras ou une jambe tant la symbiose entre les deux était importante.

Malgré la puissance de perforation de l'engin inventé par Barrowsky, il avait fallu plus de trois mois pour creuser ce trou de cinquante centimètres de diamètre pour un peu plus d'un mètre cinquante de profondeur, en se relayant nuit et jour. Mais la paroi n'était toujours pas traversée, et nul ne connaissait l'épaisseur totale du mur ni si la zone que l'on tentait de percer était vraiment une porte d'entrée.

C'était son robot, autrement dit elle-même, qui avait découvert, sous une couche de matière carbonisée, une infime fissure de la largeur d'un cheveu qui délimitait un cercle d'une dizaine de mètres de diamètre, pile au fond du « coquetier ». Un coup de chance inouï peut-être, mais dont elle tirait toute sa fierté. Cela avait été comme un coup de tonnerre dans la communauté scientifique et même la Douchez était venue la féliciter. Pourtant, très vite, des doutes avaient surgi dans l'esprit de tous : comment être sûr qu'il s'agissait là d'une ouverture ? Aucun mécanisme n'était visible, aucun loquet, aucun bouton, aucun digicode, et pas de concierge non plus. La seule solution envisageable, un peu primaire certes, était de percer un trou en son centre.

La matière carbonisée recouvrant le fond de la cuvette, qui se caractérisait par une faible épaisseur et ressemblait de prime abord à de la suie, avait beaucoup intéressé la Douchez. Shany elle-même s'était demandée quel genre de combustible avait pu brûler dans ce creuset titanique, et surtout qu'est-ce qui pouvait justifier qu'une porte se trouvât placée tout au fond ? Cela n'avait pas de sens.

Les échantillons analysés avaient révélé une constitution et des liaisons atomiques parfaitement inédites, voire incongrues et qui, malgré ou à cause de sa petite formation scientifique, demeuraient pour elle d'une obscurité complète. Il lui semblait que les grands pontes n'avaient pas plus de réponse, ce qui n'était pas forcément très rassurant. Tout ce qu'elle comprenait c'était que quelques grammes de cette poudre noire pesaient déjà très lourd dans la balance de la connaissance humaine et que beaucoup de nations seraient entrées en guerre pour en prendre possession. Maigre consolation, alors que des merveilles sans nom se trouvaient à portée de main mais demeuraient pourtant inaccessibles. C'était pour bientôt néanmoins, elle en était intimement persuadée. Elle allait être celle qui achèverait de percer la paroi. Il ne pouvait en être autrement. Un destin grandiose l'attendait sur cette planète. La petite orpheline avait une revanche à prendre sur la vie.

Elle focalisa le flux de particules de son outil sur une zone qui lui paraissait déjà bien affaiblie et augmenta progressivement la puissance jusqu'à son maximum. Elle sentit la vibration de l'engin s'accroître dans ses mains. Elle ajusta sa prise et tint bon. Les dents serrées, les sourcils froncés, elle montrait tous les signes d'une intense concentration, et ce qu'elle espérait au plus profond de son cœur, ce qu'elle pressentait de façon peut-être irrationnelle mais qu'elle attendait depuis des mois, se produisit soudain. Le sifflement aigu d'une dépressurisation l'avertit qu'elle avait bel et bien traversé la paroi de la porte. Elle éteignit son outil et se pencha un peu plus pour tenter de regarder à travers le petit trou, pas plus large que le faisceau, au fond de l'entonnoir sous ses pieds. La vision normale ne pouvait percer l'obscurité, pas plus que l'infrarouge ou les rayons X ne lui apprirent grand chose. Le trou devait être agrandi pour pouvoir y glisser une caméra automatique, mais il fallait tout d'abord prévenir le chef que sa meilleure pilote avait encore frappé. Un sentiment d'autosatisfaction la submergea au moment où elle demanda la communication. Elle se ravisa pourtant, dérangée par la curiosité, le temps de mesurer l'épaisseur du mur, et le chiffre qui s'afficha sur l'écran ne l'étonna guère : 1,618 mètre exactement.

#### 5

Alors que les derniers rapports des climatologues confirmaient que la colonie vivait la fin d'une des périodes glaciaires qui survenaient régulièrement tous les 15000 ans sur cette planète, Alcide Kusac avait délaissé ses relevés atmosphériques et son monoplace pour une navette de transport dédiée à une grande et merveilleuse mission, celle qui supplantait toutes les autres, en direction de Valles Mutatio. Le dieu du froid et son sanctuaire occupaient tous les esprits, c'était aujourd'hui le grand jour.

Il longea la côte Est le long de laquelle la banquise avait presque entièrement disparu avant de remonter un des principaux glaciers du continent, celui qui résistait le mieux au réchauffement, celui qui faisait encore illusion. Puis il prit un cap plein Nord qu'il maintint durant un quart d'heure jusqu'à franchir la chaîne montagneuse dont les sommets enneigés dépassaient maintenant très nettement de la calotte. Obliquant légèrement sur la gauche, il fila à pleine puissance vers les constructions extra-terrestres qui, vu du ciel, offraient un spectacle remarquable. Il se plaça à la verticale du « coquetier » et entama la descente. Il se posa en douceur sur le fond légèrement en devers à quelques mètres seulement de l'ouverture béante qu'entourait une armée de robots au garde-à-vous.



Nora Douchez fut la première à franchir le seuil de la navette et à poser le pied sur une surface façonnée par une autre civilisation. Elle n'aurait laissé ce soin à personne d'autre, et surtout pas à cette harpie de Shany qui en avait pourtant revendiqué le droit, sous prétexte qu'elle était l'inventeur de la porte et celle qui l'avait ouverte. Nora se demandait en souriant intérieurement si l'ego surdimensionné de la jeune femme lui permettrait de passer par l'ouverture. Elle allait vite le savoir car la voilà justement qui débarquait à sa suite dans une combinaison thermomoulante qui ne cachait rien de ses charmes. La petite garce, pensa Nora, elle ne reculait devant rien pour attirer l'attention. Derrière elle se présenta Barrowsky, homosexuel notoire et que le numéro de charme de Shany laissait indifférent. Il était accompagné de deux soldats d'élite qui eux n'étaient pas de bois. Ils avaient beaucoup de mal à détacher leurs regards vicieux des formes suggestives et Nora pria qu'il n'arrivât rien de fâcheux lors de leur exploration des lieux tant ces deux fanfarons, censés les protéger, semblaient préoccupés par d'autres pensées.

Elle ne considérait pas sérieusement qu'ils courussent un risque quelconque. Plusieurs caméras avaient déjà été envoyées et les lieux étaient en grande partie cartographiés, au moins jusqu'à l'entrée du temple qui demeurerait fermé. Bien que la fonction des salles explorées demeurât un mystère, le groupe évoluerait dans un environnement relativement familier.

Nora céda sa place à l'un des soldats, le dénommé Gauma, tel était le protocole de sécurité, elle ne pouvait entrer la première. L'homme ajusta son casque de combat qui lui faisait une tête de grenouille et vérifia les armes de ses poignets avant de se laisser glisser dans l'ouverture éclairée de l'intérieur, des lampes ayant été préalablement disposées sur leur chemin à intervalle régulier par un robot-éclairateur, terme qui prenait ici tout son sens. Nora descendit l'échelle à son tour, suivie d'Hégésipe puis de Shany et enfin du soldat Han qui fermait la marche. Alcide restait en arrière avec deux autres soldats. Ils formaient la première équipe d'intervention, au cas où. A charge pour eux de prévenir la colonie qui tenait prête une navette médicale et une autre remplie de soldats hyper motivés.

## 6

Le groupe se retrouva au centre d'un immense espace circulaire d'une surface équivalente à celle du « coquetier » et d'une hauteur de 50 mètres, planté d'une forêt de colonnes lisses et droites d'une bonne dizaine de mètres de circonférence.

Shany avait beau scruter l'horizon, elle ne pouvait apercevoir le fond de la pièce plongée dans les ténèbres, l'éclairage se limitant ici à deux allées conduisant aux deux portes ouvrant sur les deux couloirs, un filant vers le « temple », l'autre se dirigeant vers « l'aiguille ». Elle savait cette immense pièce complètement vide et ce n'était pas sa présence qui pourrait y changer quoi que ce soit, aussi se contenta-t-elle de suivre la procession qui empruntait l'allée de droite. La Douchez avait manifestement l'intention de se rendre directement au « temple ».

Le couloir filait en ligne droite sur une distance de 1608 mètres ce qui, dans une demi-obscurité, paraissait très long à Shany, d'autant que le paysage était d'une monotonie désespérante. Mais la hauteur surtout était impressionnante, le plafond était si haut qu'elle avait le sentiment d'une majesté hors norme et surtout hors propos. Sur la Terre, c'était dans les plus grands palais, construits aux temps de grande richesse qu'une telle débauche de taille était possible. Quelle mégalomanie avait présidé à cette civilisation ? A moins bien sûr que la taille des salles et des couloirs soit d'ordre purement pratique, pour la manutention d'engins énormes par exemple. Il se pourrait aussi, comme l'avait suggéré la Douchez, que les entités à l'origine de ces constructions soient d'une grande taille elles-mêmes, d'une très grande taille. Cette éventualité ne plaisait pas vraiment à Shany car elle ne pouvait s'empêcher alors de penser à la statue du monstrueux géant qui les dominait tous d'une hauteur prodigieuse.

Perdue dans ses pensées, elle faillit percuter un des soldats qui s'était arrêté devant la lourde porte menant à l'intérieur du « temple », tout en s'excusant elle lui adressa un large sourire.

Tandis que les deux soldats jouaient aux gardes du corps autour de Shany et que Nora envoyait un rapport à Alcide Kusac, Hégésipe déposa son sac à dos à ses pieds et commença à farfouiller dedans. Il en sortit une série de tubes qu'il commença à enfiler les uns dans les autres en les appuyant contre la porte. Celle-ci semblait avoir un mécanisme d'ouverture, un carré d'une trentaine de centimètres de côté placé en son centre, c'est-à-dire à une vingtaine de mètres de hauteur. Quand il eut atteint la zone, il entreprit de grimper sur cette échelle qui paraissait de fortune mais était d'une solidité à toute épreuve. Devant le carré, il fit une petite prière à l'attention de Dieu, le sien, le seul, pas l'immonde dieu païen qui surplombait l'édifice, et posa sa main en son centre. Rien ne se produisit.

Il avait espéré qu'une simple pression suffirait à provoquer l'ouverture de la porte à l'instar des systèmes utilisés parfois par les humains, mais il semblait s'être trompé. A moins que l'hypothèse, avancée par Nora Douchez concernant la taille des individus, ne soit juste.

Il redescendit de l'échelle, ignorant le regard interrogateur de la scientifique, et plongea de nouveau dans son sac pour en extraire un objet oblong d'une cinquantaine de centimètres de longueur. Avant de remonter sur son échelle, l'outil en bandoulière, il daigna adresser un message sibyllin à Nora.

— C'est mon pilon.

Alors qu'il se trouvait de nouveau en face du carré, il appliqua l'engin dessus et l'actionna. Un bruit sourd accompagna le martèlement du pilon qui fit sursauter Shany et mettre sur leur garde les soldats. Le silence qui suivit n'en était que plus pesant. Hégésipe, qui se disait qu'une pression plus forte, digne des monstres supposés, viendrait à bout de cette fichue porte, fut gagné par le doute et la résignation. Il commençait à échafauder une autre stratégie lorsqu'un son mat, profond, suivi d'un chuintement intrigant provenant de l'ouverture, résonna dans le couloir. Il se hâta de descendre de l'échelle qui commençait à glisser à mesure que la porte remontait vers le haut, regrettant déjà d'avoir été l'instrument de ce qu'il considérait, de façon complètement irrationnelle, comme une erreur monumentale.

Les soldats se placèrent devant le groupe, armes pointées, sens aux aguets, retenant Nora et Shany qui voulaient être les premières à pénétrer dans le saint des saints. La porte acheva sa remontée et son arrêt s'accompagna d'un bruit assourdissant. L'ouverture béante devant eux laissa s'échapper un froid intense digne de la surface de Niflheim. C'était comme d'ouvrir la porte d'un congélateur, pensa Nora en franchissant le seuil.

Ils s'étaient habitués à la douceur des autres salles, une quinzaine de degrés maintenus de manière constante grâce au pouvoir isolant quasi parfait des matériaux de construction utilisés pour le « coquetier » et « l'aiguille ». Ici il en était tout autrement et ils durent resserrer les fibres de leurs combinaisons thermomoulantes pour ne pas geler sur place. C'était comme si les murs, plutôt que d'isoler, catalysaient le froid extérieur lui permettant de se répandre dans le lieu tout en lui interdisant d'en sortir.

Nora Douchez, impatiente, outrepassa les consignes de sécurité en dépassant les soldats qui balayaient les zones d'ombre de leurs puissantes lampes frontales guettant le moindre bruit, le moindre mouvement. Elle avança lentement, droit devant, sans but précis, regardant de tous côtés, et surtout au-dessus d'elle, aussi loin que lui permettaient son éclairage et les nappes dansantes, fantomatiques, d'air givré. Elle en avait le souffle coupé.

Elle sentit Barrowsky s'approchait dans son dos. Ame errante au milieu d'un espace irréel, il semblait aussi éberlué qu'elle. Shany et les deux soldats qui avaient baissé leurs armes, légèrement en retrait, demeuraient immobiles le nez en l'air, interloqués.

Nora vit l'ingénieur ouvrir son sac une nouvelle fois et lui présenter un ballon de baudruche dégonflé au bout d'une petite bonbonne de gaz : il lui faisait penser à un illusionniste dont la valise magique ne se vidait jamais. Il défit la goupille qui maintenait la bouteille fermée et le ballon se remplit aussitôt et, merveille des merveilles, s'illumina de l'intérieur créant tout autour de lui un très large halo d'une lumière jaune, douce et chaleureuse. Il remplaça la bonbonne vide par une ficelle dont il tint l'extrémité, et laissa le luminaire s'élever au-dessus de lui.

Le spectacle des minuscules particules de glace virevoltant dans les rayons lumineux avait quelque chose de féérique, l'éclat d'une vraie légèreté qui contrastait avec l'imposant assemblage de métal occupant la totalité de l'espace autour d'eux. C'était une structure qui faisait aussitôt penser à des étagères, mais des étagères gigantesques s'élevant jusqu'au plafond, sur lesquelles étaient disposés un nombre incalculable de niches de différentes tailles. Et dans ces niches, couchés sur le dos et comme enveloppés dans du papier cellophane, avec chacun une étiquette portant des inscriptions mystérieuses, il y avait des gens.

S'approchant d'un des corps, Nora passa sa main sur le givre qui recouvrait la membrane de plastique translucide et découvrit un visage, un visage inédit, un visage qui n'avait pas son pareil dans toute l'espèce humaine depuis le commencement des temps, un visage autre, félin, dont les oreilles ressemblaient à des ouïes et dont les yeux allaient par trois.

Elle inspecta de la même manière une dizaine de niches pour constater une ressemblance indéniable entre chacun des corps, une ressemblance propre à des individus de la même espèce. A cet instant, elle ne doutait pas avoir trouvé les constructeurs du site, et qu'ils ne ressemblaient pas à la statue du dieu du froid était un soulagement pour elle mais aussi, elle n'en doutait pas, pour ses compagnons. Que des membres de cette civilisation gisent, apparemment sans vie, dans une espèce de crypte glacée dédiée à quelque entité monstrueuse était une autre question sur laquelle elle espérait bien pouvoir se pencher très bientôt.

Sa belle assurance fut cependant mise à mal lorsque Barrowsky, penché sur un corps dans une autre allée, lui demanda de la rejoindre. Elle découvrit alors, non sans inquiétude, un être de petite taille à l'aspect complètement différent, à la peau bleue et porteur d'une paire de corne, plus loin encore quelques géants cyclopéens à quatre bras, puis une espèce de reptile à tête de fouine.

Sur le seul niveau auquel ils avaient accès, ils dénombrèrent une dizaine d'espèces différentes, et il y avait peut-être deux cents niveaux au-dessus de leurs têtes. Après un rapide calcul, Nora estima le nombre de niches à près de dix millions. Toutes n'étaient pas occupées, mais cela représentait tout de même une grande population. Et le dessein de cette arche de Noé macabre lui échappait totalement.

Shany poussa alors un drôle de cri. Les deux soldats se précipitèrent vers la jeune femme qui se tenait, horrifiée, devant une niche d'apparence semblable à toutes ses voisines. Il y avait là un corps sans vie, comme les autres, mais l'espèce à laquelle il appartenait avait de quoi glacer le sang des plus endurcis, et les deux soldats qui ne se considéraient pas comme particulièrement sensibles préférèrent s'écarter, outrés par ce qu'ils voyaient. Car il n'y avait pas lieu de s'y tromper, c'était un être humain.

Il n'était pas le seul, une allée entière semblait dédiée à l'espèce, ce qui faisait des milliers d'individus congelés sur des centaines de mètres carrés. Sur chacun d'eux, il y avait une étiquette qui portait les mêmes inscriptions en corps gras, aussi illisibles que pour leurs infortunés compagnons, sauf qu'elles étaient sous-titrées dans la langue principale de chaque civilisation.

Nora recula d'effroi lorsque, à la lecture de l'une d'elles, la finalité du bâtiment se fit jour dans son esprit. Il n'y avait plus d'ambiguïté possible, l'intuition qu'elle avait eu en entrant s'avérait juste, et l'horreur sans nom qui trônait au sommet du « temple » n'en était que plus monstrueuse. Il ne faisait pas l'ombre d'un doute que la statue était à leur image. A l'image d'une civilisation hautement avancée et dangereusement prédatrice. Pour s'en convaincre, s'il en était besoin, elle relut la petite phrase sur l'étiquette : *A consommer de préférence avant fin 105 500.*

La scientifique eut le sentiment aigu que cette civilisation était loin d'avoir disparue. Au contraire, elle se portait à merveille et semait sur ses routes de migration des réserves de nourriture, utilisant les planètes gelées comme des congélateurs géants. Et ces monstres savaient pertinemment que Niflheim était sur le point de se réchauffer.

Nora jeta un nouveau regard vers l'étiquette et se demanda en frissonnant en quelle année ils pouvaient être.

## FREDERIC BURIAN

## L'Erreur H



*Née en 1977, Frédéric Burian (un pseudo en hommage à un dessinateur talentueux de fresque préhistorique) a attrapé le virus de l'écriture avec la lecture de « L'homme dans le Labyrinthe » de Robert Silverberg. Elle écrit pour s'échapper, pour inventer d'autres mondes et d'autres façons de vivre, à la recherche d'une liberté perdue, mais surtout pour rêver et faire rêver tout simplement.*

*Deux nouvelles – hors SF - publiées en 2006.*

*Des critiques romans et BD SF pour Phénix Web depuis juillet 2007.*

*Des dizaines de nouvelles de SF encore au placard faute de trouver preneur, pour le moment !*

La lueur jaunâtre de l'aube qui se lève enfin projetait des ombres effilées sur le trottoir enneigé. Johan Cintoni, les yeux baissés vers la rue, ruminait ce qu'on venait de lui demander. Choqué, il s'était tout de suite enfermé dans son bureau. De ce trente-sixième étage, la vue était imprenable sur d'autres tours de bureaux, toutes identiques. A ceci près qu'ici on faisait de la science et pas de l'argent, enfin, pas comme eux.

Il se tenait debout devant la fenêtre, les mains derrière le dos. C'était un homme plutôt grand à la stature importante, la quarantaine grisonnante. Ses lunettes rondes accentuaient son allure de géant intellectuel. D'origine italienne, il n'avait que sa peau un peu plus mâte que celle des autres Français. De dos, on l'aurait pris facilement pour un Scandinave.

Il se repassa le film de ce qui venait de se passer dans le bureau du département dont il était un membre efficace et estimé.

Il était arrivé à l'heure pour une fois, en partant presque une heure plus tôt qu'à son habitude. Tout le monde semblait être arrivé également. Il s'assit sur la seule chaise vacante en posant lourdement le dossier devant lui. Le directeur du département, André Dupont, n'attendit pas qu'il se fut débarrassé de son manteau, des ses gants et de son écharpe pour entamer la discussion.

La réunion démarra sur les considérations climatiques rituelles. Johan n'écoutait pas vraiment, tout en laissant traîner une oreille, car il avait été prévenu : cette réunion-ci ne serait pas comme les autres.

« Le ministère de l'Environnement et du Climat a demandé l'ouverture d'une enquête scientifique concernant le climat global et local observé lors des dix dernières années. Pour cela, il a nommé sept scientifiques de disciplines pseudo-indépendantes. Il y aura un biologiste, un chimiste, un géologue, un astrophysicien, un informaticien, un paléoclimatologue et enfin, un climatologue. Et c'est là que nous intervenons dans ce projet. Evidemment, ces scientifiques choisis l'ont été sur leurs travaux, l'estime dont ils jouissent auprès de leurs pairs, etc., tous les chefs des départements incriminés ont été consultés. Ces hommes et ces femmes ne seront pas seuls, leurs équipes participeront aux recherches.

Notre propre choix n'a pas été des plus aisés, vous vous en doutez puisque notre structure entière est dédiée à la climatologie. Chacun de vous pouvait prétendre à un poste dans ce vaste projet. Aussi, je n'ai pas fait de réel choix. Je vous ai convoqués ce matin pour m'aider à le faire. Le résultat doit être remis au plus tard à seize heures.

Avant toute chose, vous pouvez bien entendu poser toutes les questions que vous souhaitez. Je suis sûr que Monsieur Ivry sera heureux d'y répondre. »

Un petit homme brun se leva de son siège. Johan ne l'avait même pas vu. Il avait l'air d'un rongeur apeuré, et n'arrêtait pas de remettre ses lunettes en place depuis que Dupont l'avait dévoilé aux autres. Il dit d'un voix mal assurée qu'en effet, il était là pour répondre aux questions, sans rien dire de sa qualité dans cette affaire.

Chacun s'était rendu compte depuis longtemps que le modèle utilisé pour la modélisation climatique globale avait ses limites. Mais les erreurs devenaient chaque jour plus importantes que la veille et le seuil climatique prophétisé n'arrivait toujours pas.

Les pollutions de gaz à effet de serre avaient été bien réduites. La couche d'ozone s'était même reconstituée par endroits, il restait à peine un millier de kilomètres carrés de trou. Le soleil était en pleine forme. Tout le monde attendait ce fameux seuil comme une période prospère. Un moment de répit définitif dans le réchauffement climatique, qu'on attendait toujours d'ailleurs... La seule chose qui était vraiment arrivée, du moins en France, c'était ce détraquement du temps et des saisons. Des coups de soleil féroces en février, de la pluie par trombes d'eau alternant avec des jours de sécheresse intense en mai. Les consommations d'énergie n'étaient plus prévisibles, il n'était pas rare que les centrales soient prises au dépourvu avec un pic de consommation impensable.

Personne n'avait posé de questions. Tout le monde savait. Ivry était rassuré, il s'était rassis sur sa chaise et on le remarquait à peine. Le brouhaha avait cessé depuis longtemps. Chacun attendait sur sa chaise, le nez plongé dans le dossier que Dupont avait laissé à leur intention devant leur place. Johan regarda avec les yeux de l'habitude ces graphes qu'il avait lui-même mis en place durant son post-doctorat au bureau de recherche en climatologie de Berlin. Sous la houlette du Professeur Harper, Johan avait acquis les compétences qui lui manquaient cruellement à la sortie de sa thèse. Il pouvait à présent être pris au sérieux ! Pourtant il ne le méritait pas plus.

Johan contemplait le diagramme des mesures globales. Celui où l'on voyait le modèle diverger de l'observation. Celui qui lui avait valu toutes les critiques du monde. Celui qui avait failli lui coûter sa thèse. Il avait été le premier à alerter les hautes instances sur la probabilité d'un modèle défaillant, mais il avait été débouté.

Comment le modèle Léonard pouvait diverger de la réalité ? A l'époque, ce n'était encore pas le cas. Les enregistrements suivaient presque la courbe prédite.

Ce modèle avait été établi en 2012 après le 4e Congrès pour la Terre qui se tenait tous les ans à Montréal. Le lieu unique avait été choisi en fonction de son impact psychologique fort. Voir le désert de Montréal grignoter doucement les ruines de la ville géante était du plus bel effet.

Johan n'y avait jamais mis les pieds, tout comme ses collègues réactionnaires contre le modèle de Léonard. Pourtant celui-ci n'avait rien d'idiot. Il était même très élaboré, malgré cela il fallait se rendre à l'évidence, il ne marchait pas !

Le modèle avait été mis au point par Arthus Léonard, climatologue français, et son équipe internationale. Le nouveau modèle climatique intégrait énormément de variables jusque là inexploitées tant elles étaient complexes à appréhender. Les nombreuses démonstrations convaincantes faites à l'époque avaient conduit à l'abandon pur et simple du modèle précédent. Il avait reçu l'aval du Haut Comité Scientifique. Jusqu'à présent, il n'avait jamais eu tort. On avait même réussi à affiner les alertes aux tornades en Europe.

Pour l'avenir, le modèle prédisait un seuil, ou plutôt une période de stase de deux cent cinquante-trois années, stabilisant le climat global. Le modèle donnait également accès à des prévisions locales précises de l'ordre du village.

Johan Cintoni et son équipe avaient mis en évidence des variations significatives non prédictibles via le modèle Léonard, de plus en plus corroborées par les événements climatiques de la dernière décennie. En France par exemple, la température moyenne annuelle avait chuté de quatre degrés Celsius. Ce qui représentait une chute importante perturbant la succession des saisons et leurs caractéristiques intrinsèques. On ne pouvait plus vraiment appeler les quatre saisons comme avant. La logique aurait même demandé à ce qu'on revoie leur dénomination. Mais à quoi bon. On allait juste devoir revoir ce qu'on entendait par printemps ou été.

On était en juin et il faisait 6 degré en matinée. Rien de bien grave, si ce n'est que cette température resterait stable durant la journée. La nuit, il n'était pas rare qu'elle tombe en dessous de 0°C. A cette date, l'été aurait déjà du pointer le bout de son nez. Au lieu de cela, la calotte polaire avançait de jours en jours, vers l'Europe du Sud. En Angleterre du Nord, des enclaves avaient été découpées dans la glace, permettant aux hommes de survivre regroupés mais entourés d'un mur de glace. Les ours polaires et les phoques étaient descendus sous ces latitudes. Quelques accidents étaient survenus, bien entendu.

Le modèle Léonard avait prévu cela, mais on aurait du stagner il y avait dix ans et l'évolution vers une inconcevable glaciation semblait inéluctable et encore moins irréversible. Toutes les mesures effectuées par Johan et son équipe donnaient des valeurs en augmentation exponentielle. Dans un mois, la banquise aurait touché les côtes françaises. Le désert de Montréal serait englouti par le cercle polaire. Le niveau des océans baisserait provoquant par la même occasion une extinction en masse de la faune et la flore marine. Contre le froid, les centrales tourneraient à plein régime. Inévitablement des canalisations gèleraient. La vie de tout un chacun serait contrariée, pour ne pas dire chamboulée.

Soudain, Ivry s'éclaircit la gorge, sortant tous les participants à la réunion de leur rêverie glacée.

« Il est temps de désigner celui qui sera à la tête de l'équipe de climatologue demandée par le Ministre. Il doit être élu par la majorité d'entre vous. Vous allez donc tous voter pour un d'entre vous et on verra s'il en ressort un consensus ».

On leur tendit des rectangles de papier recyclé. Chacun inscrivit dans un premier temps le nom de celui qu'ils pensaient le plus apte.

André Dupont dépouilla les bulletins et les lut chacun à voix haute, Ivry vérifiait ses dires et hochait la tête en signe de contentement.

« Monsieur Cintoni, c'est vous que les trois quarts de vos collègues ont choisi ».

Sans être réellement surpris, Johan mesurait la tâche qui allait être la sienne dans les mois qui suivraient. On lui tendit un papier à signer et tous s'éparpillèrent. André convoqua Johan dans son bureau dans deux heures. Pour le moment, Johan préférait s'isoler.

\*  
 \*\*

Pour la première fois, il aurait accès au programme complet du modèle Léonard. Il était à la fois heureux et anxieux. Avec l'aide de l'informaticien du service, il avait essayé de s'en approcher, allant jusqu'à élaborer eux-mêmes un modèle assez convaincant auquel il semblait manquer un ou des paramètres essentiels. Avec le programme Léonard, il pourrait peut-être mettre au point le sien, le but étant de proposer une alternative au tout Léonard. Il a toujours été dangereux de se reposer sur un seul concept.

Johan repensa à ce que chaque Parisien subissait chaque matin en allant travailler. Il repensa à son comportement d'hier sur la Nationale 118.

Il écoutait alors les informations bien au chaud dans sa voiture. Le journaliste répétait que ce fichu refroidissement ne persisterait pas plus de deux à trois ans et voilà que ce matin encore, on remettait ça. Johan avait pesté au volant, dans les bouchons urbains. Cette saloperie de neige rendait les voitures dégueulasses, quand elles démarraient... Les batteries ne résistaient pas. Une chance, le nouveau supercarburant ultraécologique ne gelait pas dans les réservoirs. Une chance parmi une merde sans nom.

Il lui faudrait au moins trois bonnes heures à ce rythme là pour atteindre la zone d'activité où se situait l'immeuble de son laboratoire.

Bientôt, il atteindrait un tronçon où il roulerait enfin à 20 km/h puis ce serait le gigantesque bouchon créé par le péage à l'entrée de Paris.

C'était l'enfer, ce temps. Quand le soleil perçait au travers des nuages, on pouvait admirer les couleurs malades du ciel irisé. Pourtant, plus personne ne s'en rendait compte. S'en étaient-ils rendu compte un jour ? L'habitude des changements quotidiens. Comme une femme qui vieillit tous les jours, inexorablement, mais dont le mari ne verra jamais rien. Des cheveux noirs qui deviennent gris. Une peau ferme qui se flétrit. Pour l'atmosphère, idem.

Il avait donné un grand coup de frein qui avait entraîné sa voiture dans une glissade de mauvais augure pour son pare-choc. Il s'était préparé à l'impact avec la voiture le précédant. Il avait crispé ses mains sur le volant, le tenant fermement en attendant le choc les yeux fermés.

Rien ne s'était passé. Il avait rouvert les yeux, la voiture de devant avait accéléré au bon moment. Il avait soupiré, soulagé, quand le choc vint de derrière. Léger, mais suffisant pour faire sortir Johan de ses gonds mais pas de sa voiture. Vu la température extérieure, mieux valait gueuler à l'intérieur. P'tain que la journée commençait encore mal ! Rester au lit, au chaud, sous la couette. Faire semblant d'être malade et hiberner. Peut-être qu'à son réveil, le soleil d'antan aurait été là et les tempêtes de neige n'auraient même pas existé. L'autre conducteur n'était pas non plus sorti de son véhicule. Et après avoir hurlé dans leurs habitacles, ils avaient repris la route au son de l'autoradio et d'une musique vieillotte qui parlait vaguement d'un lundi au soleil.

Encore deux heures de route. Plus que deux heures de route. L'année dernière encore, il aurait pu bosser de chez lui avec Internet. Mais là, les lignes téléphoniques étaient constamment coupées. Ils auraient pu déjà tout enterrer. Mais non, y'avait encore des lignes suspendues, se brisant sous le poids de la neige, ou des poteaux déracinés par le vent.

Une autre tempête se préparait. Il l'avait vue au loin dévaster un petit coin de Paris. Il avait imaginé les dégâts que les ouvriers mettraient des semaines à réparer.

Il avait fini par couper l'autoradio, n'entendant plus que le ronflement de la ventilation qui lui apportait la chaleur nécessaire à sa survie.

\*  
\* \*

André Dupont l'attendait assis dans son fauteuil en cuir usé. On y voyait des trous épars.

« Asseyez-vous Johan. Nous avons à parler. J'imagine que vous avez déjà songé aux collaborateurs avec lesquels vous allez travailler. Vous devez savoir également que vous devrez vous rendre avec eux sur la station orbitale internationale. Le Ministère souhaite que l'équipe soit complètement isolée des impacts intellectuels de la vie courante. Vous aurez à votre disposition tout l'équipement nécessaire. Superordinateurs avec accès aux données satellites prioritairement. La liaison avec la navette se fera tous les huit jours ».

Ils avaient bavardé encore un moment puis Johan était parti rejoindre son laboratoire.

Et bien voilà, il allait être envoyé dans l'espace ! C'est pour cela que tous l'avaient choisi. Pourquoi était-il le seul à ne pas être au courant ? Peut-être parce qu'il n'avait pas écouté le début du speech de son patron.

Il se souvenait encore de ces ciels bleus constellés de nuages d'un blanc laiteux avec ces oiseaux piaffant le printemps fleuri. Aujourd'hui, les fleurs avaient gelé sur les balcons. Les hirondelles n'étaient pas revenues depuis six ans au moins. La faune et la flore tournaient au ralenti pendant que les humains se débattaient avec leur vie quotidienne.

Il était un gamin quand le climat s'était mis à changer plus radicalement. Le mode de vie des terriens s'était transformé du jour au lendemain. La chasse aux dépenses énergétiques avait été la priorité. Finis les trajets libres en voiture. Finis les apparts sans double vitrage au grand dam des propriétaires en manque d'implications. Finis les gaspillages d'eau et d'électricité. A l'école, un nouveau cours de conscience avait fait son apparition. Au même niveau que le français ou les mathématiques, les petits terriens étaient sensibilisés aux besoins de notre planète.

Il se moucha et rangea son mouchoir en tissu dans sa poche. Il avait froid. Le chauffage du bâtiment était réglé aux normes. Finis les gens en T-shirt dans les bureaux en pleine gelée.

Ils avaient trois semaines pour tout préparer, lui et son équipe, pour rejoindre la station orbitale. Il se sentit chanceux de ne pas avoir de famille à quitter, comme ses collègues.

\*  
\* \*

Les sept chefs de projet et leurs techniciens regardèrent la sortie de l'imprimante. Ils avaient besoin de tenir entre leur main cette infamie. Jérôme, l'informaticien, arracha la feuille et compara avec son propre programme. Identiques en tous points sauf une petite coquille planquée au milieu des centaines de lignes de cette partie du programme. L'erreur engendrait une boucle à un certain stade et le programme prédisait alors une stase. Johan s'affaissa sur son siège, la bouche ouverte de consternation comme tous les hommes et les femmes présents.

Ils avaient bossé non stop quatre mois dans cette station, retravaillant leurs données, les manipulant dans tous les sens. L'erreur était toute simple, toute bête, trop bête.

Le modèle Léonard avait fait croire à toute l'humanité à une période de rémission.

Ils mirent donc à tourner leur propre programme sans cette erreur. Sans cette erreur, le modèle montrait une évolution climatique globale exponentielle. Ce qu'ils virent, sur l'écran, leur fit dresser les cheveux sur la tête. La modélisation du globe terrestre donnant les prévisions pour les heures à venir acheva de les affliger.

Les passagers de la station orbitale tournèrent alors leur visage vers l'immense baie vitrée et assistèrent hébétés aux transformations. La planète bleue blanchit à vue d'œil, tandis qu'elle se recouvrait de glace. Les communications furent évidemment coupées. Ils étaient naufragés.

La station avait fait quelques révolutions autour du bloc de glace quand la colonie de Mars vint à leur secours.

La virgule mal placée resterait dans les mémoires sous le nom d'erreur H, H pour humaine.

---

*Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «Le Soir où les hommes disparurent» in numéro spécial «Chutes».*

# AURELIE LIGIER

## De Sérac à Névé



*Née en 1983, Aurélie a une vie normale de petits bonheurs et de détresse mêlés. Parfois, lorsqu'elle tape sur son clavier, des histoires prennent forme. Alors, elle les propose ici ou là, espérant qu'elles prennent leur envol.*

*« De Sérac à Névé » a pris vie dans la douceur de l'hiver, avec un chocolat chaud et quelques mandarines. Mais l'hiver peut aussi être rude et dangereux. Peut-être à l'avenir le deviendra-t-il davantage...*

### *À lire :*

*Le Souffle de l'Olivia in Itinéraires 1 – Éditions les Chemins de l'Aube.*

*Rêves Pirates in Itinéraires 1 – Éditions les Chemins de l'Aube.*

*De l'autre côté in Les brèves du crépuscule.*

### *À venir :*

*L'Ombre des Psychés in Conquêtes et explorations infernales – Parchemins et traverses.*

*L'Éscimeur in Le chevalier errant – Éditions les Chemins de l'Aube.*

*De sable un océan in Le chevalier errant – Éditions les Chemins de l'Aube.*

*La griffe du dragon in Sombres Royaumes.*

*La planète mémoire in Sombres Royaumes.*

*Le Chant des Dunes in Univers VII – Outremonde.*

La cité était en feu. Le dôme de glace qui recouvrait Sérac laissait désormais entrevoir le ciel et le vent froid du dehors s'engouffrait dans la ville en tourbillons. Pourquoi diable le champ de force ne les avait-il pas protégés ? Ophélie devait fuir, pourtant elle restait subjuguée par la beauté des flammes et leur chaleur. L'enfant qu'elle portait remuait d'aise. Il faisait doux. Une douceur que même la cité n'avait su lui apporter.

Timothée lui prit la main et l'entraîna à l'abri.

– Ma chérie, ce n'est pas prudent de te montrer ainsi.

Il descendit les escaliers en hâte. Les rues étaient encombrées de citoyens, qui comme lui, se demandaient ce qui se passait. À travers le dôme de glace, il aperçut des silhouettes qui contournaient la cité. Des insurgés.

Il aurait dû se douter que l'incendie n'avait rien d'accidentel. Il devait fuir au plus vite avec sa femme et son enfant. Il s'apprêtait à rentrer lorsqu'il aperçut madame Winglesman, sa voisine.

– Élisabeth ! Venez vous mettre à l'abri.

La vieille femme vivait seule et les événements présents l'avaient déboussolée. Elle marchait lentement en regardant autour d'elle, un air d'incompréhension sur le visage.

Timothée courut vers elle et lui passa un bras autour des épaules.

– Madame Winglesman, suivez-moi. Il n'est pas bon de rester dehors.

Une silhouette s'arrêta au-delà des murs, comme pour confirmer les paroles du jeune homme. Les insurgés avaient dû faire le tour de la cité, mais n'en avaient pas trouvé l'entrée. Ils allaient chercher une autre issue.

L'homme qui se trouvait au dehors aboya des ordres et la glace s'obscurcit sur plusieurs mètres. Aussitôt, des bruits de pioches retentirent. Ils allaient se frayer une entrée.

Élisabeth Winglesman se tourna vers Timothée.

– Et s'ils étaient pacifiques ? Peut-être ne nous veulent-ils pas de mal.

– Dans ce cas pourquoi auraient-ils mis la cité à feu ? Je doute qu'il s'agisse là d'un acte pacifique. Suivez-moi Élisabeth. Nous devons nous mettre à l'abri.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Timothée courut vers la maison, entraînant la vieille femme à sa suite.

Il verrouilla la porte derrière lui. Cela ne les arrêterait pas longtemps, mais quelques minutes suffiraient.

Il remonta les marches quatre à quatre et retrouva sa femme dans le salon, à la fenêtre. À l'instant où il arrivait, elle poussa un cri de stupéfaction.

Au dehors, la voûte de glace était en train de se fendre et déversait son eau sur la cité. L'incendie s'était éteint du même coup, mais il ne faudrait pas longtemps pour que la ville disparaisse sous les blocs de glace et les torrents.

– Ophélie !

Sa femme se tourna subitement vers lui. Il était plus que temps de partir.

Ils retournèrent au rez-de-chaussée et pénétrèrent dans l'ascenseur. Timothée sortit de sa veste un petit médaillon en forme de flocon de neige, le symbole de sa famille.

Ophélie regardait derrière lui.

– Madame Winglesman ?

La vieille femme était restée dans le hall d'entrée et regardait par la fenêtre l'agitation qui régnait au dehors. Après un moment d'hésitation, elle rejoignit le jeune couple dans l'ascenseur. Timothée allait introduire son médaillon dans la serrure lorsqu'un pressentiment le retint. Jamais ils ne parviendraient aux portes de Névé. Il leur fallait des vivres et des vêtements chauds.

Il appuya sur la commande d'ouverture lorsque sa femme le retint. Il était trop tard, les insurgés avaient envahi les rues. Des coups résonnèrent contre la porte.

Timothée sentit son cœur s'emballer. Il referma l'accès immédiatement et introduisit le médaillon dans la fente prévue à cet effet.

L'ascenseur se mit en marche et les déposa cinq mètres plus bas, dans les galeries de secours.

Tous trois coururent vers le glisseur. Timothée se plaça aux commandes tandis que madame Winglesman montait à l'arrière avec Ophélie.

Lorsqu'il alluma l'appareil, la vitre de protection coulissa et la pièce se remplit d'une lumière bleutée. Le glisseur avança doucement puis de plus en plus vite le long de la rampe de sortie. Machinalement, Timothée enclencha le système de mise à feu nécessaire à la sortie de l'engin. Lorsque le rideau de glace apparut enfin, il compta mentalement avant de faire feu et l'obstacle explosa en un torrent d'eau à l'instant où le glisseur traversait. Il ralentit légèrement puis reprit son accélération.

Derrière Timothée, Ophélie et Élisabeth restaient silencieuses. La fuite, autant que l'attaque inattendue de la cité, les avait bouleversées. Timothée craignait secrètement que le stress des événements ne provoque des contractions prématurées.

Le glisseur émergea au milieu d'une étendue gelée. Les insurgés arrivaient par centaines aux murs de la cité.

Ophélie ne put retenir un gémissement angoissé. Hommes, femmes et enfants étaient recouverts de peaux de bêtes, comme s'il s'était agi d'hommes préhistoriques. Ils portaient des armes de fer archaïques et détenaient le feu dont certains se servaient afin de décocher des flèches enflammées.

Voilà donc comment ils avaient réussi à déclencher l'incendie, pensa la jeune femme.

Quelques-uns des insurgés remarquèrent le glisseur et le poursuivirent un instant. Mais ils abandonnèrent bien vite la poursuite. Ils étaient impuissants face aux technologies des citoyens. S'il n'y avait eu l'effet de surprise, sans doute les habitants de Sérac les auraient-ils repoussés. Mais pour une raison que Timothée ignorait, les radars et le champ de force n'avaient pas fonctionné.

Il espérait que la plupart de ses concitoyens avaient pu s'enfuir, comme lui. Mais, pris par la panique lors de la fuite, il n'avait vu que quelques rares autres glisseurs.

Ceux qui avaient survécu ne manqueraient pas de se retrouver à Névé, la ville la plus proche. Le glisseur était silencieux grâce à ses propulseurs sur coussins d'air.

Timothée aurait pu laisser les commandes sur pilote automatique, mais préférait surveiller la route. Qui sait ce qui allait encore



leur tomber dessus ?

Élisabeth Winglesman était restée éveillée. Elle semblait un peu choquée, mais tenait le coup. Plus que Timothée ne l'aurait cru.

– Vous pouvez vous reposer Élisabeth. Le voyage sera encore long.

La vieille femme le regarda, un peu perdue.

– Les insurgés...

– Ce sont des tribus barbares. Ils volent, pillent et tuent. Cela a toujours été et ne cessera jamais.

Le jeune homme était un peu amer.

– Et s'ils n'étaient pas les monstres que vous dites ? Vous l'avez vu comme moi, il y a parmi eux des femmes et des enfants. Si ces gens aspirent à une vie meilleure, de quel droit la leur contestons-nous ? Pourquoi refuser de partager notre technologie ?

– Élisabeth, vous n'y pensez pas ! Hors de toute civilisation, ces hommes sont devenus des bêtes sauvages. La technologie entre de telles mains ne saurait être que source de malheurs.

La vieille femme soupira.

– Je ne peux pas vous en vouloir de craindre pour vos vies.

Elle se tourna vers Ophélie.

– Et j'admets volontiers qu'être parents implique de nombreuses responsabilités. Mais la vie de ces gens vaut tout autant que la vôtre.

Et en dépit de ce que l'on raconte sur eux, les insurgés sont des êtres humains comme vous et moi.

Timothée l'observa un instant avec une once de soupçon.

– Vous ne savez pas ce que vous dites. Pourquoi nous mentirait-on ?

Élisabeth sourit pour elle-même.

– Pour nous faire peur, je le crains, ajouta-t-elle doucement.

Elle se tut tandis que Timothée raisonnait à voix haute.

– En vérité ce qui m'inquiète c'est la façon dont ils ont attaqué Sérac. Peut-être ont-ils trouvé le moyen de détruire le générateur.

Élisabeth était devenue plus sombre.

– Allons ! Jamais ils n'auraient pu le détruire à distance. Ce n'est que de l'électronique.

– Justement, appuya Timothée. Souvenez-vous, il existait autrefois de telles méthodes. Peut-être ont-ils redécouvert d'anciens virus.

– Il y a un instant à peine, vous les preniez pour des barbares. Ce n'est pas sérieux !

Ils se turent l'un et l'autre, chacun réfléchissant aux conséquences de cette attaque. Ophélie s'était endormie.

Après plusieurs heures de route, Timothée aperçut une tempête au loin. La neige se soulevait en tourbillons gelés. Une tornade. Ce nuage était un monstre au sol, composé de grêlons et de vents allant à plus de deux cents kilomètres à l'heure. S'ils voulaient survivre, ils devaient descendre sous la neige, sans quoi ils seraient ballottés par les vents.

Il était habituellement conseillé de rester dans la cité lors de tels événements et une alerte avait été donnée pour celui-ci quelques jours auparavant. Mais, dans la précipitation, Timothée en avait oublié le signal. Il enclencha la procédure d'enfouissement avant de se rendre compte immédiatement de son erreur. Le glisseur traversa la neige et heurta une couche de glace qui céda sous l'impulsion. Ils se trouvaient au-dessus de l'un des antiques Grands Lacs.

Timothée eut moins d'une seconde pour se reprendre. Le glisseur était imperméable, mais la pression pouvait faire imploser l'habitacle à tout moment.

Il alluma le réacteur et le glisseur remonta aussitôt. Il perça la couche de glace pour la seconde fois, en émettant un bruit puissant et grave de tôle froissée. On avait touché quelque chose.

Ophélie, réveillée par le choc de la glace contre l'appareil, se serra contre madame Winglesman. Le bébé s'agitait comme s'il exprimait le stress que sa mère tentait de dissimuler.

À la surface, l'appareil fit plusieurs mètres avant de s'arrêter. Ils étaient en mauvaise posture. L'eau de la plongée avait gelé à la surface de l'appareil et Timothée ne voyait plus sa route. Pas plus qu'il ne pouvait voir désormais la tempête foncer sur eux.

Il appuya sur la commande d'ouverture et la vitre bascula avec un craquement. L'atmosphère s'était teintée de rouge et le monde entier semblait sur le point de basculer. Un bruit sourd de tonnerre et de nuages froissés venait de céder la place au sifflement suraigu d'une atmosphère chargée d'électricité.

Timothée referma l'appareil et tenta de contacter la cité de Névé.

Des parasites brouillaient la transmission, il n'avait aucun moyen de savoir si son message était entendu.

– Sérac a été attaqué. Rescapés. Demandons de l'aide. Position quarante-cinq degrés nord et quatre-vingt-six degrés ouest. Situation critique, la tempête fonce sur nous.

Il répéta son message plusieurs fois avant de s'arrêter. S'il n'arrivait pas à destination, il n'avait pas besoin de se fatiguer.

Il laissa la radio allumée, guettant une réponse.

Il essayait de se reposer lorsque le nuage de grêle s'abattit sur eux. Des billes de glace de la taille du poing frappaient le glisseur sans relâche. Les coups, d'abord assourdissants, se firent plus lointains au fur et à mesure que les grêlons s'accumulaient au-dessus d'eux.

L'angoisse d'Ophélie n'avait cessé de croître au cours des heures précédentes. Elle avait d'abord refermé ses mains contre ses oreilles en un geste incontrôlé et crié de toutes ses forces pour couvrir le vacarme des impacts de glace. Timothée, depuis son siège, lui avait tendu la main et serrait la sienne de toutes ses forces.

Leur position était bien plus qu'inconfortable. Si les grêlons commençaient à fondre et regelait, ils seraient prisonniers de la glace. Et qui sait l'épaisseur qui se trouvait au-dessus d'eux.

Timothée tenta le tout pour le tout. Il poussa la température de l'habitacle au maximum et attendit quelques minutes avant d'enclencher les réacteurs.

En surrégime, ils ne tiendraient pas très longtemps. Mais c'était leur unique chance. Timothée pria pour que le carburant soit suffisant.

Autrement, ils retomberaient aussi vite dans le trou creusé par le glisseur.

La remontée parut interminable. Le véhicule peinait à se frayer un chemin. Une dizaine de mètres de grêle et de neige s'étaient accumulés en quelques heures à peine.

Enfin, le glisseur émergea au-dessus de la plaine. La puissance de la propulsion, soudain libérée de toute contrainte, les entraîna sur la glace à une vitesse folle.

Ophélie posait la main sur son ventre. Tout cela n'était assurément pas bon pour le petit.

Néanmoins, la tempête était passée.

L'appareil s'arrêta soudain. Comme le craignait Timothée, le réservoir était vide.

Le panneau de commande lui indiqua que Névé se trouvait encore à près de cinquante kilomètres plus au nord.

Il laissa un dernier message sur la radio avant d'ouvrir l'appareil.

– Que fais-tu ? interrogea Ophélie dans un murmure angoissé.

– Névé ne sait peut-être rien de notre situation. Le glisseur est à sec et nous sommes encore trop loin. Si nous voulons avoir une chance d'en réchapper, il faut se mettre en marche dès maintenant.

Madame Winglesman intervint.

– Vous n'y pensez pas ! La petite est épuisée, et l'accouchement est pour bientôt.

– Que devrais-je faire alors ? s'énerma Timothée. Si la fonte survient, vous serez en danger ici. Je préfère vous savoir avec moi. Nous nous hâterons de rejoindre la rive. Ensuite vous attendrez dans un endroit sûr. J'irai seul à Névé et je demanderai de l'aide.

Il se tourna vers Ophélie.

– Ça te va ?

Elle acquiesça silencieusement.

Timothée ouvrit les flancs de l'appareil. Du matériel de survie s'y trouvait. Il détacha un sac à dos qu'il avait lui-même préparé pour les sorties exceptionnelles. Des couvertures, un peu de nourriture, de l'eau : tout ce dont ils avaient besoin était là.

Le départ fut difficile. Ils savaient tous l'apparente sécurité que procurait le glisseur. Mais rester là était désormais trop dangereux.

Timothée se plaça d'emblée en tête de file. Il espérait que sa détermination les aiderait à avancer.

Mais Ophélie était faible et madame Winglesman, malgré son courage était une vieille femme fatiguée.

Le petit groupe parvint difficilement sur les berges du grand lac. Là se trouvaient de hautes montagnes au pied desquelles Timothée espérait trouver un refuge pour la nuit.

Ils longèrent longtemps les falaises. La progression était difficile en raison des blocs de pierre disparates qui s'étaient décrochés au fil du temps.

Enfin, ils aperçurent une anfractuosité dans la roche. Le Soleil se couchait au-dessus du lac. Il était temps qu'ils trouvent un refuge.

Timothée passa devant et pénétra dans la cavité. Ils avaient beaucoup de chance qu'elle ne soit pas occupée. Il n'était pas rare en effet que les grottes servent de refuge à des ours des cavernes. Et face à un tel animal, leurs chances auraient été bien minces.

Timothée tendit des couvertures à Élisabeth Winglesman. Elle et Ophélie se chargèrent de les arranger sur le sol. Timothée, quant à lui, sortit un long tube fait de fibres synthétiques. Il le décapsula et versa une poudre claire sur le sol en formant une spirale.

Il approcha un briquet et un grand feu s'alluma. Si tout se passait bien, la poudre à combustion lente tiendrait deux jours. C'était plus qu'il ne leur en fallait.

Ils mangèrent en silence leurs rations respectives de barres vitaminées et dormirent à tour de rôle.

Au petit matin, Timothée se leva et réveilla son épouse. Il devait partir pour Névé. Il l'embrassa tendrement et déposa une main sur le ventre d'Ophélie. Le petit était redevenu plus calme.

Il passa au dehors sans se retourner.

Une quarantaine de kilomètres le séparait encore de la ville gelée.

Il avança pendant de longues heures. Ses pas s'enfonçaient dans l'épaisse couche de neige, mais il s'efforçait de progresser rapidement. Les nuits étaient rudes, et il valait mieux pour lui d'arriver à Névé avant le soir s'il ne voulait pas mourir gelé.

Il ne s'arrêta même pas pour manger, avalant une barre vitaminée en marche. Il buvait régulièrement pour ne pas se déshydrater. Le risque était grand, en effet, dans un univers gelé, de se croire à l'abri du manque d'eau.

Alors que le Soleil commençait de descendre dans le ciel, Timothée arriva à l'embouchure du grand fleuve. Il savait la région dangereuse, mais un détour supplémentaire risquait de lui coûter la vie.

À bout de force, il arracha une branche neuve d'arbrisseau et se lança dans la traversée. Névé se trouvait à quelque dix kilomètres de l'embouchure.

Il avançait un peu plus lentement qu'auparavant, plantant toujours son bâton devant lui avant d'avancer. Dans cette région, le mouvement rapide du cours d'eau rendait la glace plus fine et plus fragile. La neige recouvrait tout cela d'une pellicule épaisse qui empêchait une vision directe des points de faiblesse de l'étendue gelée.

Timothée était presque arrivé sur l'autre rive lorsque son bâton s'enfonça avec un bruit sourd. En quelques secondes, c'est toute la plaque sur laquelle il se trouvait qui céda brusquement.

L'homme pénétra dans l'eau gelée jusqu'au cou. Le courant était d'une violence insoupçonnable. Timothée, d'instinct, tenta de s'accrocher à ce qu'il pouvait tandis que son corps était entraîné sous la glace.

Il avait réussi à s'agripper à un bord de glace et maintenait miraculeusement la tête hors de l'eau. Le froid qu'il n'avait d'abord ressenti que comme une brûlure s'empara de lui en quelques minutes.

Ses mains brûlées le maintenaient tant bien que mal. Il essayait de se hisser difficilement à l'extérieur, craignant que la glace ne cède de nouveau sous son poids.

Il avait planté ses doigts dans la neige et s'arracha un ongle en essayant de sortir de l'eau.

Il glissa péniblement à la surface, sur le ventre. Sa main ensanglantée laissa une traînée rouge en dessous de lui. Il ressentait à peine

la douleur, endormie par le froid.

Aussitôt sorti de l'eau, il se releva et courut vers la terre ferme. Ses pas étaient saccadés, sans élégance. Son corps semblait gelé de l'intérieur.

Lorsqu'il fut sûr d'avoir rejoint la rive, il décrocha son sac trempé de son dos et en sortit maladroitement une couverture de survie. Il tremblait violemment et ses gestes avaient perdu toute précision. Il parvint pourtant à s'enrouler dans le papier doré.

Peu à peu, la chaleur lui revint. Il lui sembla perdre connaissance plusieurs fois. Son corps était agité de spasmes.

La détresse prit possession de lui. Il se sentait malade, faible. Névé était encore à une dizaine de kilomètres. Ses jambes tremblaient trop pour le porter. Et dans cinq heures tout au plus, il ferait nuit.

Il allait mourir là, seul dans cette étendue de glace. Sa femme et son enfant périraient aussi sans nourriture et sans aide. Peut-être Élisabeth Winglesman les pousserait-elle à tenter leur chance en voyant qu'il ne reviendrait pas ?

Cet espoir prit le dessus. Au moins, sa femme et son fils seraient-ils en vie. Ses yeux se fermaient lentement sur cette pensée lorsqu'une voix le ramena à la réalité.

– Il y a quelqu'un là-bas !

Entre rêve et conscience, Timothée tourna la tête vers la voix.

– Où ça, là-bas ? murmura-t-il.

Quelques minutes plus tard, il était entouré d'hommes portant des combinaisons bleues et blanches. Des chasseurs de Névé !

Ils le portèrent jusqu'à leur véhicule. Un gamin resté sur place vint à leur rencontre.

– Est-il blessé ?

Un vieil homme barbu regarda Timothée avec sérieux avant de se tourner vers le garçon.

– Très peu. Mais il est en hypothermie. Sommes-nous prêts à partir ?

– Oui monsieur. Le gibier est dans la soute.

Ils installèrent Timothée sur le siège avant et l'appareil se lança en direction de la ville-dôme de Névé.

Quelqu'un lui fit avaler des cachets tout en le frictionnant. Petit à petit, un peu de vigueur lui revint.

– Vous avez eu beaucoup de chance, le gibier manque autour de la cité. Nous avons reçu la consigne de venir voir s'il s'était déplacé vers le fleuve.

Timothée restait silencieux. C'était comme si son corps entier ne lui obéissait plus. Ses lèvres bougeaient à peine.

– Merci... esquissa-t-il difficilement.

Il ne pouvait pas en dire plus pour le moment.

Ils approchèrent de Névé à l'heure où le Soleil se faisait rasant. Timothée aperçut avec soulagement le dôme de glace si semblable à celui de sa propre cité.

Les rayons timides qui s'attardaient sur la glace laissaient deviner les ouvriers qui nettoyaient le dôme.

La tempête avait dû passer ici aussi : un entretien quotidien de la couverture de glace était la seule chose qui permettait encore à la lumière de parvenir aux habitations.

Le véhicule plongea brusquement sous la surface de la neige et parcourut plusieurs mètres dans les galeries gelées.

Le conducteur décrocha la radio.

– Ici Trail. Nous amenons un blessé. Préparez une équipe de secours.

Timothée se souvint ses propres essais pour contacter Névé. Il appréhendait la réponse comme s'il craignait que Névé ne soit qu'une hallucination.

– Compris. Je vous envoie ça.

Timothée laissa échapper un soupir de soulagement.

Le glisseur s'immobilisa dans un garage très semblable au sien. Toutes les villes avaient été construites sur le même modèle.

L'équipe de secours l'attendait déjà. Il traversa un nombre incalculable de couloirs, allongé sur une civière. Quelqu'un courrait à ses côtés.

– Vous venez de Sérac ? Vous avez fait tout ce chemin à pied ? Y a-t-il d'autres survivants ?

Timothée n'arrivait pas à répondre, mais cette dernière question lui fit l'effet d'un coup violent.

Des survivants ? Ils savaient ? Avaient-ils reçu son message ? Pourquoi n'étaient-ils pas venus leur porter secours ?

Il tenta de se redresser, mais parvint à peine à soulever la tête. Son interlocuteur lut dans son regard toute son incompréhension.

– Nous avons intercepté un message en provenance des bases insurgées. Il était question de l'attaque contre Sérac ainsi que deux autres villes-dômes. Seule Sérac n'a pas pu être prévenue à temps. Toutes les communications étaient coupées. Nous ignorons encore ce qui a permis une telle attaque. Il semble qu'ils aient découvert un moyen de neutraliser nos champs de force.

Épuisé, Timothée marmonna quelques mots à peine audibles.

– Le générateur...

– Nos techniciens travaillent en effet sur cette théorie. Je vous laisse vous reposer.

Il s'apprêtait à partir lorsque Timothée lui saisit le poignet. Ses dernières forces venaient de passer dans ce geste.

– Ma femme... dans mon sac...

L'homme fit signe aux brancardiers de s'arrêter.

– Est-ce qu'il avait un sac ? Où se trouve-t-il ?

Le jeune chasseur lui apporta aussitôt. Ils ne tardèrent pas à trouver le positionneur qui scintillait dans sa boîte de verre. L'homme se retourna vers Timothée.

– Nous irons la chercher dès demain.

C'en était trop pour Timothée. Après tout ce qu'ils avaient vécu... Sa femme était encore au dehors, en proie à toutes les bêtes sauvages. En proie aux insurgés peut-être. Et bientôt, le feu s'éteindrait.

– Ce soir...

L'homme lui accorda un regard compatissant.

– Je regrette, en pleine nuit le danger est trop grand. Nous irons la chercher demain à l'aube, reposez-vous.

Un infirmier lui injecta un tranquillisant tandis qu'il se débattait. Sa femme était en danger. Il sombra dans cette pensée. Ses rêves furent peuplés de monstres angoissants. Insurgés aux peaux de fauves, festoyant sous les lueurs ocre de feux de bois. Bêtes sauvages, prêtes à bondir aux ordres de leurs maîtres.

Un rayon de Soleil sur sa peau le réveilla. La douceur du jour pénétrait par la fenêtre de sa chambre.

Il se leva maladroitement. Son corps était encore faible. Sa main heurta le montant du lit et il réprima un cri. Une douleur aiguë monta le long de son index. Le pansement se teinta de rouge en quelques instants.

Le bruit attira une infirmière qui s'affola en le voyant debout.

– Recouchez-vous ! Vous avez besoin de repos.

– Ma femme ? L'avez-vous retrouvée ?

Un homme entra dans la pièce à cet instant. Timothée reconnut le gouverneur de Névé dont il avait déjà fait la connaissance lors d'un voyage d'affaires.

– L'équipe est partie voilà déjà deux heures. Ils arriveront sur place en milieu de matinée.

Ophélie lui fut ramenée saine et sauve en début d'après-midi. Elle portait une couverture dont les replis laissaient apparaître la bouille timide d'un nourrisson.

Timothée s'approcha avec appréhension. Son enfant. Ophélie lui sourit.

– Il s'appelle Sun, comme tu le voulais.

Timothée embrassa sa femme et le petit.

– Je suis si heureux de vous voir en vie. Et madame Winglesman ? Où est-elle ?

À cette question, le gouverneur de Névé jusqu'alors en retrait s'était approché.

– Je l'ignore, répondit Ophélie. Elle a disparu peu après l'accouchement. Je ne sais pas où elle se rendait.

– Chez les insurgés sans aucun doute, répondit le gouverneur. Nous soupçonnions qu'ils aient des alliés dans nos cités. La fuite de cette vieille femme conforte cette hypothèse.

Timothée se remémora la conversation qu'ils avaient eue dans le glisseur et son attitude lors de l'attaque.

Élisabeth s'était rendue coupable de trahison. Comme ses complices, elle serait recherchée et exécutée.

Pourtant, Timothée s'interrogeait. Se pouvait-il que les insurgés soient comme elle ? Se pouvait-il qu'il s'agisse de gens tels que lui ? Étaient-ils des êtres humains, opprimés par le gouvernement ? Des semblables auxquels on refusait l'accès à la technologie ?

Peu importait alors à madame Winglesman d'être exécutée. Le doute qu'elle avait instillé à Timothée germerait lentement. Et un jour prochain lui aussi, comme tant d'autres, rejoindrait leur cause.

## TIMOTHEE REY

## Naseaux Fumants



*Timothée Rey enseigne les lettres-histoire dans un lycée hôtelier proche de Nice. Aime les cactus, les hamsters, les films noirs, les étoiles, les livres, les fossiles, les cuisines thaï et savoyarde, le jazz des années 20 à 40 et la marche à pied. On peut lire ses textes ici et là dans des revues ou zines, fan- et web- (Éclats de Rêves ; Le Calepin Jaune; Le Codex Atlanticus ; Géante Rouge ; Un mois, une nouvelle ; AOC ; A&A ; Notes de Merveilles ; Monk ; Parchemins & Traverses; Marmite et Micro-Ondes ; L'Ours Polar ; Lanfeust Mag, etc.) ou encore des anthologies (« Ouvre-toi » et « La terre » chez Griffes d'Encre ; « HPL 2007 » chez Malpertuis...). On peut voir ses illustrations dans Marmite et Micro-Ondes, les recueils des « Pépins » 2007 et 2008, Éclats de Rêves ou encore Géante Rouge. Un recueil de ses textes fantastiques est en projet. Par ailleurs, il a eu la joie de recevoir le « Pépin d'Or » en 2008. Il est, enfin, l'un des animateurs du webzine Trois Petits Points, consacré aux textes très courts : <http://www.troispetitspoints.net> .*

Rentrant la tête dans les épaules sous le firmament glacé, leurs gros souliers crissant sur la neige tombée de frais, ils rentrent de la veillée chez les Servettaz. À l'instant, onze coups ont sonné à la petite église au clocher en bulbe, éveillant des échos étouffés dans la vallée. Anselme Rencurel, un des voisins, marche au-devant. Il porte la lampe à pétrole qui éclaire d'un halo limoneux le tronc des épicéas et le sentier accidenté, traîtreusement nappé de poudreuse. Pour rejoindre leur hameau, *le Murgier*, à l'écart dans les hauteurs du village de La Combe Saint-Blaise, ils doivent traverser le bois, extension de l'épaisse forêt qui peuple les pentes du Crêt des Ombres, la montagne au bas de laquelle se serrent les maisons du bourg.

Derrière l'Anselme, guère rassurés par le silence mat dont est saturé le sous-bois, même s'ils ne l'avoueraient pour rien au monde, viennent la veuve Blanc-Garin et sa fille Lucette, leurs autres voisins, et puis la mère, le père, tenant la seconde lampe à pétrole, et lui, Fernand, Fernand Angel-loz-Nicoud, onze ans, petit gars qui, actuellement en septième à l'école du village, devra présenter le Certificat d'Étude à la fin de l'année scolaire, après l'immensité de temps, deux longues saisons, qui le séparent encore de ce mois de juin 1902 où il quittera la communale et sa classe unique menée d'une baguette bienveillante par monsieur Lavorel, l'instituteur.

Demain, Fernand n'aura pas classe, on sera jeudi 19 décembre, deux jours avant les vacances de la Noël, c'est pourquoi ses parents ont accepté de l'amener à la veillée chez les Servettaz. Pendant que les femmes tricotaient ou tressaient des paniers de jonc, que les gars sculptaient cuillers, moules à beurre et autres menus objets en buis qui feront des cadeaux appréciés le lendemain du réveillon, on a échangé, sous le regard luisant des enfants, chansons, contes ou légendes des vallées et des sommets. Ce soir, la vieille madame Chappuis a évoqué, de sa voix grave et enrouée qui naguère faisait si peur à Fernand, l'histoire de la Massive. La créature, dit-on, rôde là-haut à la mauvaise saison, c'est une de ces maléfiques *bêtes de l'hiver* qui hantent depuis des siècles les vastitudes désertes des sommets ; mais, en fait, elle descendrait aux premières colchiques, dès le début d'octobre. Les vieux prétendent que son domaine d'hiver, ce sont les éboulis et les dévers sous la falaise des Nants, au-dessus des alpages du flanc ouest du Crêt, là où parfois, « d'un coup de dents d'un seul » – on lui prête une gueule énorme tapissée d'aiguilles jusqu'au fond de la gorge –, elle ar-rache la tête des vaches égarées, des chiens errants... voire des passants imprudents.

Martin Quézel, un éleveur du village voisin de Thévenêt, un peu en aval qui, invité par sa belle-famille, était présent à la veillée, a pris la parole ensuite, pour raconter avoir longtemps mené ses bêtes en pâture d'été au-dessous de la falaise, justement. Penché vers son auditoire, dans la lumière papillotante de l'âtre, il a assuré avoir entendu un souffle lourd à la fenêtre, une nuit qu'il dormait dans son cabanon, là-haut, il y a six ou sept ans de cela, au début de l'automne, juste avant de faire redescendre son troupeau de l'alpe. Rires de l'assemblée : le Martin avait certainement fait honneur à sa gourde de génépi ! Parmi ces gens qui ont l'habitude des sentiers escarpés, il a la réputation d'un solide grimpeur... mais sa *descente*, on le sait, est meilleure encore ! Sans prendre ombrage des lazzis, le vacher a ajouté à voix basse, avec le plus grand sérieux, qu'il avait constaté la disparition de deux bêtes le lendemain matin, deux belles laitières qu'il n'a jamais retrouvées. Il avait veillé la nuit suivante, le fusil au bras et la peur au ventre, avait finalement pu regagner la vallée sans encombres... Toutefois, depuis, il mène son troupeau à un autre lieu d'estive. Là encore, des rires ont fait écho à son récit. Fernand les a trouvés un peu forcés, pour le coup.

Le garçonnet aurait bien aimé que madame Chappuis et monsieur Quézel ne racontent pas cette histoire-là, pas ce soir, alors que dehors règne une nuit sans lune et qu'ils doivent remonter au *Murgier* en petit groupe, dans le noir. La Massive. Dix fois, tandis qu'il peine sur le sentier, Fernand croit entendre une haleine laborieuse, derrière cette rangée d'épicéas ou ce rehaut rocheux. Dix fois, il pense avoir identifié une silhouette immobile, *patiente*, dans l'ombre entre les arbres. Son cœur bat à tout rompre, il ne cesse de tourner la tête vers les recoins les plus obscurs, l'œil et l'oreille aux aguets. L'instituteur a souvent répété à la classe que les monstres, ça n'existe pas, Fernand fait à présent un effort pour se remémorer ses paroles bourrues. « Vos montagnes de Haute-Savoie regorgent de superstitions qui n'ont plus lieu d'être, à notre époque de progrès éclairé où la science triomphe... » Monsieur Lavorel est natif de Chambéry, il n'enseigne à La Combe Saint-Blaise que depuis quatre ans. Cet homme maigre et intimidant a fait lire aux plus grands les textes de Flammarion, Michelet et Jules Verne. Sous sa conduite, ils ont réalisé des expériences de chimie, de physique, de météorologie, ont disséqué une grenouille et un œil de mouton, entamé un herbier puis une collection de minéraux. Il leur a ouvert les yeux sur les mystères de la nature. D'ailleurs, lui, Fernand, il ne sera pas paysan comme son père, un petit fermier qui s'échine à gratter ses deux champs et élever ses six vaches. Non, il deviendra un savant. Il se l'est promis. Même si cela veut dire abandonner les siens. Il ne sait pas encore comment il fera pour payer l'internat, une bourse pour élève méritant, peut-être, il a de bonnes notes dans la plupart des matières – mais il partira.

Cette nuit, cependant, monsieur Lavorel et les merveilles de la science moderne sont bien loin, cette nuit où leur haleine se dépose sur leur visage en givrant à mesure, où les étoiles les regardent, aiguës et glaciales, entre les branches velues des épicéas, dans le silence derrière lequel une créature de cauchemar semble retenir le souffle de ses naseaux fumants.

Voilà le replat puis le virage à gauche, ils sortent du bois, abordent le grand pré en pente. La montagne s'élève sur leur droite, vaste comme un monde, sa crête déchiquetant le firmament. Un lumignon clignote, pas bien loin devant eux, une lampe derrière sa fenêtre. Le hameau. La maison.

Alors, comme ils retrouvent les environs familiers du Murgier, Fernand, envahi d'un curieux sentiment de revanche,

né sans doute du soulagement d'être arrivé à bon port, se tourne vers la forêt qu'ils viennent de quitter. Habitée de hautes formes obscures, attentives. Il crie mentalement : « Je ne crois pas en toi, la Massive ! Je n'ai pas peur ! Tu n'existes que pour les gens ignorants ! ». Puis, courant à demi, il se hâte de rattraper le groupe.

L'Anselme d'un côté, la veuve Blanc-Garin et Lucette de l'autre regagnent leurs domiciles. Quand Fernand et ses parents parviennent devant leur ferme, le garçon voit son père froncer les sourcils, incliner le buste, et il l'entend marmonner en abaissant sa lampe à pétrole : « Qu'est-ce que ?... ». Il examine quelque chose sur le sol, devant le perron ébréché, dans la neige tombée la veille. Fernand et sa mère se penchent à leur tour. Il y a là les empreintes de leurs souliers ferrés, elles se chevauchent plusieurs fois, en tous sens. Mais autre chose les a effacées sur tout le côté gauche, au-devant du perron et le long de la façade, à peu près sous la fenêtre de sa petite chambre, réalise Fernand. On dirait que quelqu'un a promené un très gros sac, en effectuant plusieurs allers et retours. Il y a aussi de curieuses dépressions, irrégulières, de la taille d'une assiette mais à la forme globalement ovale.

Deux coups brefs : en contrebas, la cloche de l'église sonne la demie. Tous trois se redressent, interloqués, un peu effrayés même. Qui est venu devant la maison en leur absence ? Parce que ces larges traces n'étaient pas là, tout à l'heure, quand ils sont descendus au village... Et qu'est-ce qu'on y a traîné ? Le père hausse les épaules :

« On va geler, si on reste là. Faut rentrer. »

Au creux de l'âtre, il reste encore une moitié de la bûche mise à brûler avant leur départ à la veillée. Une bonne chaleur les accueille dans la petite pièce commune basse de plafond. Pendant que la mère monte les briques posées tout à l'heure au coin de la cheminée, afin de réchauffer le lit conjugal et la couche de Fernand, dans leurs chambres respectives, le père fait le tour de la maisonnée, histoire de vérifier qu'il ne manque rien et que personne n'est entré. Fernand le guette du haut de l'échelle de meunier qui mène à sa chambrette, au premier à gauche. Le père revient de l'étable, va inspecter rapidement la resserre, la cuisine, puis, de retour devant l'âtre, échange un regard – non, rien – avec sa femme qui entre-temps est redescendue, embrassant Fernand au passage. Fernand souhaite le bonsoir à son père, se déshabille à la hâte, il fait nettement plus froid en haut, passe sa chemise de nuit en grosse laine et se glisse entre les draps rêches attiédés par la brique.

Quand sa mère vient deux minutes plus tard pour la lampe à pétrole qu'il a oublié d'éteindre, il est déjà presque complètement endormi.

Un raclement caverneux l'éveille au plus obscur de la nuit. À quelle heure, il ne le sait pas. Il entend ronfler son père dans l'autre chambre, un flux et reflux familial, mais sinon, la demeure est parfaitement silencieuse. Son nez seul dépassant du gros édredon, Fernand cesse de respirer pour écouter plus attentivement. Rien ? Il a dû rêver. Non ! Là... Fffrrrrr, fffrrrrr... Ça ne vient pas de l'intérieur de la maison, mais du *dehors*. Un moment de calme. Puis, de nouveau, ce raclement. Prolongé. Il se recroqueville sous son édredon. La peur le paralyse, il sent ses jambes et ses bras aussi froids et inertes que des bûches, il le voudrait qu'il ne pourrait pas les remuer. Même ses lèvres lui semblent de bois, serrées à en avoir mal. Que pourrait-il faire, du reste ? Appeler ses parents ? Que diraient-ils s'il les éveillait en pleine nuit ? Il a passé l'âge des peurs nocturnes, onze ans, on est presque un homme à cet âge-là. Et de toute manière, il ne veut surtout pas émettre le moindre bruit. Ne pas signaler sa présence. Peut-être que ça ne sait pas qu'il est là, peut-être que, s'il se tient suffisamment immobile et silencieux, ça s'en ira.

Les raclements se reproduisent une douzaine de fois. Fernand croit bien entendre aussi une lourde respiration, un souffle bovin, mais beaucoup plus puissant que s'il sortait du mufler d'une vache. Ensuite, une succession d'ébranlements sourds, de moins en moins forts, fait vibrer les murs, le plancher, le lit. Dans l'autre chambre, le ronflement du père s'arrête. Papa a entendu, lui aussi ? Non. Sur une sorte de hennissement, les grognements paternels reprennent.

Fernand, prêtant l'oreille, essaiera longtemps de percer le crissement du silence avant que le sommeil ne revienne.

\*  
\* \*

On est jeudi, ses parents l'ont laissé dormir. Il s'éveille à la lumière du jour tombant de la petite fenêtre sans volets qui s'ouvre en hauteur, dans le mur face à son lit. De la pièce commune lui parviennent des bruits rassurants : ses parents s'activent, la mère est bien entendu déjà allée traire les vaches, il entend s'entrechoquer les boilles de fer-blanc quand elle les pose sur le plan de l'évier en granit, le père remue des outils, ceux sans doute qu'il a dit devoir réparer ces jours-ci.

Les yeux du garçonnet se posent sur la vitre. Il a gelé à pierre fendre cette nuit : de sa place, il distingue nettement les arborescences du givre, comme des fougères et des lianes en volutes fantasques, qui habillent entièrement le verre, des arabesques translucides, des dentelles sinueuses à l'extraordinaire complexité, d'un blanc par endroits bleuté. Un jardin magique qui petit à petit disparaîtra lorsque les rayons du soleil viendront l'effleurer. S'il fait beau aujourd'hui. Sinon, la floraison féerique demeurera intacte jusqu'à la nuit prochaine.

Il rejette l'édredon, descend emplir le broc de fer émaillé à la grosse bouilloire qui ne quitte pas le coin du poêle, pose au passage un baiser sur la joue de sa mère, remonte effectuer sa toilette au-dessus de la cuvette fumante, puis s'habille, se coiffe, fait son lit. Pendant ce temps, il songe à ce qui l'a éveillé cette nuit. Dans l'atmosphère familière de la maison, ce

ma-tin, sa peur lui semble bien puérile. Il a fait un cauchemar, voilà tout. Ce n'est pas le premier. Il le sait bien, que sur le coup, ça vous a un air affreusement vrai, pour se dissiper en fumées inconsistantes à la lumière du jour.

Tandis qu'il déjeune de longues tartines beurrées et d'un bol du café à la chicorée presque bleu tant il est noir qu'affectionnent ses parents, les coudes posés sur la grande table au bois toujours un peu collant, dans la salle commune, il entend une exclamation étouffée provenir du dehors. Son père, sorti voilà quelques minutes. La mère se détourne de l'évier, où elle rinçait de la vaisselle et, malaxant un torchon entre ses mains rougies par l'eau chaude, va ouvrir la porte. Fernand pose sa tartine, gagne l'entrée, hausse la tête derrière l'épaule de sa mère.

Bras ballants, le père considère le mur d'un air hagard. Le mur à gauche du perron, sous la fenêtre de la chambre de Fernand, là où le soleil effleure déjà la pierre – le ciel est d'un bleu profond, presque violet, il fera beau aujourd'hui. Beau et froid.

La mère a rejoint son époux. Et, comme ses yeux s'arrondissent, les couleurs quittent ses joues. Le garçonnet s'approche à son tour, lève les yeux vers le mur. Un appareil de grosses pierres jointes au mortier, du granit gris, cède la place à une façade de planches noires délavées par le temps, au niveau du premier étage. De profondes rayures marquent la pierre, jusqu'à environ deux mètres de hauteur, des stries que Fernand ne se souvient pas avoir jamais vues là.

« Qu'est-ce qui se passe, maman ? »

La femme ne le regarde pas, ses yeux cherchent maintenant ceux du père. Elle a la voix sèche, comme essoufflée.

« Je ne sais pas, Fernand. Tu as entendu quelque chose, cette nuit ? »

Il considère alternativement les sillons dans le granite – qu'est-ce qui peut entailler à ce point une roche aussi dure ? – et ses parents pétrifiés. Doit-il leur raconter son cauchemar ? Était-ce bien un cauchemar, au moins ? Une peur vague, nauséuse, grimpe le long de son échine, comme une eau froide. Soudain, on dirait qu'un ressort vient de se détendre en eux, l'homme et la femme se mettent en mouvement. La mère s'adresse de nouveau à son fils avec cette drôle de voix : « Tu vas chez madame Blanc-Garin et tu ne mets pas le nez dehors. » Avant qu'il ait pu poser la moindre question, elle lui saisit la main puis, courant presque, l'entraîne jusqu'à la maison de la veuve. Elle frappe et quand la femme vient ouvrir, la prend à part. Le visage de madame Blanc-Garin se fige, ses yeux se portent, par-dessus la tête des nouveaux arrivants, vers leur maison, puis les champs et les premiers escarpements du Crêt des Ombres, au-delà.

Pendant que les deux femmes chuchotent, Fernand, complètement dé-passé par les événements, tourne la tête de tous côtés ; il voit son père frapper chez Anselme Rencurel, lequel, à peine les premières paroles échangées, paraît lui aussi statufié dans l'encadrement de sa porte. À ce moment-là, Lucette, la fillette de dix ans qu'il connaît depuis sa naissance et qui est comme une sœur pour lui, apparaît au côté de sa mère. Madame Blanc-Garin demande à Lucette de rentrer, et à Fernand d'accompagner sa fille à l'intérieur.

Elle les suit dans la salle commune, plus longue et étroite que chez Fernand, décroche le fusil du mur, va prendre une poignée de cartouches dans le tiroir du buffet, puis sort, leur ordonnant de ne pas quitter la maison avant le retour des adultes. Le garçonnet et la fillette se précipitent à la fenêtre.

Les deux femmes et les deux hommes, ces derniers ayant désormais également un fusil en main, discutent avec vivacité devant le mur, sous la fenêtre de Fernand. L'Anselme désigne la montagne, tandis que le père du garçon tend avec insistance le bras vers le village en contrebas. Finalement, l'intervention des femmes semble mettre tout le monde d'accord. Yeux fixés au sol, les quatre adultes contournent la maison des Angelloz-Nicoud et disparaissent du champ de vision des enfants.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi est-ce qu'ils ont pris les fusils ? »

Fernand, dans la pénombre de la salle commune, regarde Lucette dans les yeux, qu'elle a dilatés par la surprise et, peut-être, par une peur naissante.

« Je ne sais pas trop. Ils ne m'ont rien dit. Mais je crois qu'une bête est venue cette nuit au Murgier. Et comme ils ont pris leurs fusils... »

— Une bête ? Quel genre de bête ? Un sanglier ?

— Non, Lucette. Je crois que c'est beaucoup plus gros qu'un sanglier. Tu te rappelles, hier au soir... L'histoire de madame Chappuis ?

— Tu veux parler (la voix de la fillette se fait chuchotis) de la Massive ? »

Fernand ne dit mot. Lucette reprend :

« Mais... Monsieur Lavorel le dit tout le temps, les *mauvaises bêtes de l'hiver*, ça n'existe pas.

— Monsieur Lavorel, il était pas là, cette nuit... »

Et le garçonnet raconte à la gamine effarée ce qu'il est désormais presque certain d'avoir entendu, la nuit précédente. Il lui parle aussi des traces. Comme il voit qu'elle se met à trembler, il lui prend la main en murmurant : « Ici, nous ne risquons rien.

— Mais ma mère ? Tes parents ? Monsieur Rencurel ? »

Fernand secoue la tête, désespéré. Et, il doit bien le reconnaître, transi d'effroi.

Les heures passent dans le clair-obscur de longue salle basse, égrenées par le carillon dissonant de l'horloge aux chiffres de nacre, vers la porte de la cuisine. Neuf heures. Dix. Onze. Les deux enfants se sont occupés du feu, qui crépite en sourdine. Ils ont disputé une quinzaine de parties de dames, puis Lucette a sorti un jeu de cartes. Vers onze heures vingt, une



loin-taine détonation retentit, suivie d'une vague d'échos. Fernand saute aussitôt sur ses pieds, court vers la porte.

« Tu as entendu ? »

— J'ai entendu. Fernand !

— Quoi ?

— Ma mère a dit qu'on ne devait surtout pas sortir. Et la tienne aussi, non ?

— Oh, ça va ! Je vais juste rester là, sur le pas de la porte. »

Il ouvre. L'air glacé fait irruption dans la pièce, comme un mauvais présage. Le garçon balaye les environs d'un regard méfiant. Rien. Pas un mouvement. Deux nouvelles détonations retentissent alors, puis, quelques secondes plus tard, trois autres. Tandis que leurs échos s'éteignent, il lui semble entendre une espèce de mugissement. Mais il n'en est pas vraiment sûr. Il tend l'oreille encore un long moment, la main prête à rabattre la porte au moindre signe de danger. Plus rien.

« Tu crois qu'ils l'ont eue ? »

— Je l'espère. »

Fernand regagne sa place à la table de la salle commune. Aucun des deux enfants n'a plus envie de jouer. Ils ne cessent de regarder la face blême de l'horloge. Midi. Une heure. C'est drôle, pense le garçon. L'après-midi arrive si vite, l'hiver. Et l'après-midi, c'est presque la fin du jour. La venue de la nuit. Oh, j'aimerais que les adultes soient de retour ! Une heure trente. Ils ont faim. Lucette prélève quelques tranches du gros jambon qui, dodu et solennel, pend sous son torchon, à côté de la cheminée. Elle fait un saut dans la resserre, revient avec des pommes ridées et la moitié d'un pain. Ils se restaurent sans échanger un mot. Deux heures. Deux heures trente. La luminosité baisse déjà. L'angoisse des enfants augmente. Vont-ils devoir affronter une nuit seuls dans le hameau, à se demander ce qui est arrivé à leurs parents ? À se demander ce qui pourra bien *leur rendre visite* ?

Un peu avant trois heures, les adultes passent soudain le mur de la maison des Angelloz-Nicoud. Tous les quatre. Lucette et Fernand se précipitent au-dehors.

« Papa, maman ! Maman ! Vous n'avez rien ? »

Les deux femmes et les deux hommes semblent harassés. Sérieusement secoués, aussi. Mais, selon toute apparence, ils sont sains et saufs, sans une égratignure. Le père de Fernand se tourne vers les trois autres, il pointe le nez, un peu comme s'il leur demandait quelque chose en silence, avant de grommeler :

« Une grosse bête. On l'a suivie à la trace et on l'a tuée, là-haut, dans la ravine de Charvoz.

— C'était quoi, comme bête ?

— Un sanglier. Un énorme. »

C'est l'Anselme qui a répondu, d'une voix éteinte. Fernand comprend aussitôt qu'il ment. Et puis, c'est idiot : pourquoi les adultes auraient-ils pris la peine de poursuivre un sanglier, un animal somme toute commun par chez eux, jusqu'à cette ravine éloignée ?

« Ah bon. Pourquoi vous ne l'avez pas ramené ? »

— On... on l'a tué au bord du précipice. Il est tombé dedans.

— Et c'était quoi, ces traces ?

— Quelles traces ?

— Sur le mur de notre maison.

— Ah, ça ? Eh bien... On les a sûrement faites à l'automne, quand on a rentré les foins. »

Ça ne lui plaît pas, à Fernand, qu'on le trompe de manière aussi éhontée. Il s'obstine :

« Je ne les avais jamais vues, ces rayures, avant. »

La voix de son père, cassante, la voix des mauvais jours.

« Tu n'avais pas fait attention. Maintenant, tais-toi, Fernand. »

Le garçonnet n'insiste plus. Il échange un regard avec Lucette, comme son visage est pâle !, lui dit au revoir, suit ses parents dans la maison familiale.

La nuit tombe vite, et avec elle le froid. Pas question de veillée ce soir. C'est dans un silence morne que la mère sert la soupe, qu'ils enfournent les morceaux de pain trempés, puis montent se coucher.

Au moment de se mettre au lit, Fernand chuchote à l'oreille de sa mère.

« Elle est bien morte, hein, maman, tu en es sûre ? »

Sa mère le regarde, l'œil triste. Fernand comprend qu'elle aimerait tout lui raconter, mais qu'elle ne veut pas encourir les foudres du père, qui a décidé de garder le silence. Alors, après être restée un moment à dévisager son fils, elle hoche lentement la tête.

« Oui, Fernand. Elle est morte.

— Qu'est-ce qu'elle venait faire ici ?

— On ne sait pas. On ne saura jamais. On aurait dit que quelqu'un l'avait appelée. Madame Chappuis et monsieur Quézel ont peut-être eu tort de raconter ces histoires, hier soir... Il y a des choses qu'il vaut mieux laisser dormir. Des choses dont il ne faut même pas parler. »

Fernand ne dit mot, mais déglutit en silence. Elle le serre alors contre elle, comme lorsqu'il était un tout petit garçon.

Puis, tandis qu'il s'enfouit dans ses couvertures, elle souffle la lampe et va se coucher.

\*  
\* \*

Le lendemain, vendredi 20 décembre, Fernand doit aller à l'école. C'est au retour de la traite que sa mère le réveille, d'ordinaire, et aujourd'hui, elle ne dérogera pas à la règle. Tenant la lampe à pétrole d'une main, elle toque délicatement à la porte.

« Fernand... Fernand ! Debout ! Il est déjà la demie de six heures. »

Un sourire au coin des lèvres, elle s'attend à l'entendre murmurer dans son sommeil, ou peut-être ronchonner, comme ça lui arrive quelquefois. Or ce matin, il a l'air de dormir très profondément. Les émotions de la journée précédente ont dû l'assommer. Elle se rembrunit soudain en pensant à ce qu'ils ont tué la veille. Enfin, ce qu'ils sont presque certains d'avoir tué. Parce que l'Anselme n'a pas menti sur ce point-là au moins. L'énorme bête n'a fléchi qu'après avoir reçu cinq balles à bout portant. Pour basculer et tomber au fond du ravin. Ils se sont tous penchés par-dessus le rebord, ont suivi des yeux la traînée sanglante dans la neige. Aucune créature n'aurait pu survivre à une chute pareille. Même celle-là.

Elle secoue la tête, se reprend, tambourine du doigt sur l'encadrement.

« Fernand ! Ne te mets pas en retard ! »

Toujours aucune réaction. Allons bon. Elle pousse la porte. S'approche du lit défait. Le garçonnet n'est pas dans la chambre et, elle le constate d'un coup d'œil, ses habits ne sont plus sur la chaise. Il est déjà descendu dans la salle commune ? Impossible. Elle l'aurait vu en ramenant les boilles de l'étable, à l'instant.

Une effroyable fleur de peur s'épanouit au creux de son ventre. Elle regarde partout dans la pièce, y compris sous le lit. Lève les yeux vers la fenêtre. C'est alors qu'elle voit que le givre a fondu sur la vitre. Mais pas uniformément. La surface blanche présente deux zones dégagées, deux ovales qui s'évasent vers le bas. Du genre que l'on produit quand on respire contre un carreau. Mon Dieu. Quelque chose d'énorme s'est appuyé sur la façade avec ses pattes antérieures, quelque chose d'énorme a regardé par cette fenêtre. Voilà si peu de temps que la vitre garde encore la trace de ses naseaux fumants.

---

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : « Sur les dents » in numéro spécial « Chutes ».



